Illinois U Library

NUMÉRO 79

24 MARS 1951

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

THÉATRE RADIOPHONIQUE

★

LE MAL DE MARIE

par PIERRE MAC ORLAN,
de l'Académie Goncourt,
et NINO FRANK

★

LE MYSTÈRE DU « MOBILINE »

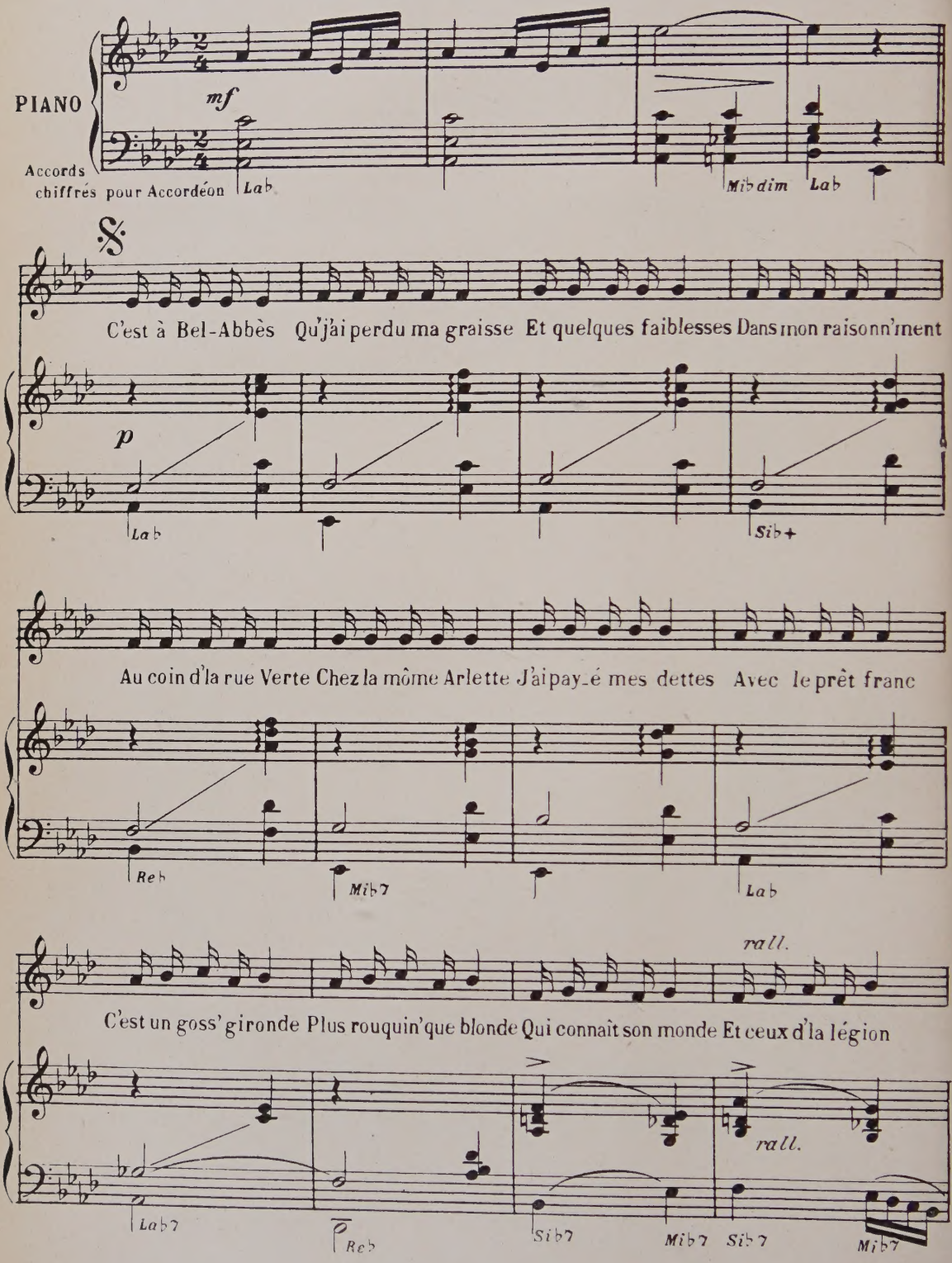
par GEORGE ADAM
et JACQUES BERLAND

Ce supplément n es servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

BEL-ABBÈS

Paroles de
Pierre MAC ORLAN

Musique de
V. MARCEAU



LE MAL DE MARIE

Film radiophonique
de PIERRE MAC ORLAN,
de l'Académie Goncourt,
et NINO FRANK

Cette œuvre a été émise pour la première fois par la Radiodiffusion française le 14 février 1949 dans une mise en ondes d'ALBERT RIERA et avec la distribution suivante (dans les rôles principaux) :

Marie. . . . . *Jeanne MOREAU*
de la Comédie-Française.
Maréchal des logis Carlier . . . . . *Jean PIAT*
de la Comédie-Française.
Maréchal des logis Grigny . . . . . *José NOGUERO*
La Mère Machin. . . . . *Margo LION*
Le légionnaire Grutli . . . . . *Yves BRAINVILLE*
Mohamed ben Mohamed . . . . . *Marcel DALIO*

La chanson *Bel-Abbès* (paroles de Pierre MAC ORLAN, musique de V. MARCEAU) était chantée par Laure DIANA.

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1951 by Pierre MAC-ORLAN et Nino FRANK.

Supplément au N° 284 de « France-Illustration-Le Monde Illustré ».

1. INTERIEUR DU FORTIN.

Tombée de la nuit, dans le sud marocain, vers 1925. Une chambrée : les fenêtres sont ouvertes sur la cour du fortin et la piste. Vent assez violent : c'est le commencement d'une tempête de sable. Bruit éloigné de bidons qui s'écroulent.

GRIGNY, *avec l'accent du Midi.* — Ecoute-moi ça. C'est chez le soukier... Ou je me goure, ou ses bidons vont valser, cette nuit.

LE LÉGIONNAIRE, *imitant un crieur de journaux.* — « *L'Intran* sixième dernière !... Une tempête de sable sur un fortin isolé dans le sud marocain !... » *(Parlé :)* C'est que ça ferait un beau titre pour un journal du soir...

GRIGNY. — Tu parles. Isolés, on peut dire qu'on l'est... Quel bled ! En tout cas, j'aime mieux être ici que dans la colonne de renfort.

LE LÉGIONNAIRE. — Ils sont en retard. Tu crois qu'ils ont eu un coup dur ?

GRIGNY. — Non. Mais s'ils tardent encore, ils vont l'avoir, avec la tempête qui se prépare.

LE LÉGIONNAIRE. — Ils devaient être là au début de l'après-midi...

GRIGNY. — Tu sais, à la Légion, il ne faut jamais s'étonner de rien. Il y a des tas de choses qui arrivent... Attends, tais-toi, écoute.

Rumeur encore assez lointaine de la colonne en marche.

LE LÉGIONNAIRE. — Tu as raison. Ce sont eux. *(Allant à la fenêtre :)* J'aperçois un nuage de poussière sur la piste... D'ailleurs, le poste vient de sortir.

Au loin, mais se rapprochant, le bruit de la colonne en marche vers le fortin ; à proximité, le brouhaha des hommes du poste de garde qui se placent en rang et s'apprêtent à présenter les armes à la colonne à son entrée dans l'enceinte du fortin. Au premier plan, un clairon sonne le refrain de la Légion étrangère, puis le rassemblement. Bruit d'armes : les hommes s'alignent.

GRIGNY. — Tiens, les voilà ! Au-dessus de la crête.

Au second plan, coup de sifflet : le pas de la colonne s'arrête. Deuxième coup de sifflet.

LE LÉGIONNAIRE. — Ils mettent l'arme sur l'épaule...

Au premier plan, le clairon du poste sonne le défilé de la garde.

GRIGNY, *goguenard.* — Rectifiez l'alignement, mes petits amis, et préparez-vous à présenter les armes !...

Au second plan, troisième coup de sifflet : bruit d'un tambour qui accorde sa caisse, puis, après un silence, la Marche de la Légion étrangère *retentit, accompagnant le pas cadencé de la colonne qui pénètre à l'intérieur du fortin.*

GRIGNY, *décrivant ce qu'il voit.* — Ça y est : présentez, armes !... Tempête ou pas tempête, service, service...

La musique s'arrête, un quatrième coup de sifflet ordonne l'arrêt des hommes ; brouhaha, crosses de fusils qui tombent à terre.

UN OFFICIER. — Rompez !

Rumeur gaie des hommes qui rompent l'alignement et se dirigent vers les baraquements.

GRIGNY. — Regarde-moi ça... Ah ! ils en ont plein les panards. Une sale piste, dure comme l'acier...

LE LÉGIONNAIRE. — C'est la 23e compagnie, la montée...

GRIGNY. — Il y a du baroud dans l'air.

LE LÉGIONNAIRE. — Ça se sent, depuis quelques jours.

GRIGNY. — Oh ! Il ne peut rien nous arriver de plus dégueulasse que l'attaque d'Astar de l'année dernière. Tu te souviens.

LE LÉGIONNAIRE. — Tu parles. J'aimerais mieux en reprendre pour vingt ans dans la chorale de la Chapelle Sixtine, que de repasser un hiver dans le Rif à cavaler à la poursuite d'Abd el Krim.

GRIGNY. — Est-ce que tu vois des copains dans la compagnie ? Ça m'a l'air d'être des nouveaux.

LE LÉGIONNAIRE. — Oh ! on va le savoir tout de suite... *(Echos confus d'une discussion, au dehors.)* Vise-moi celui-là, devant la tente du soukier. Est-ce que ce n'est pas le dénommé Grutli ?

GRIGNY. — Tu as raison, il n'y a que cette grande g... de Grutli pour faire tout ce baroud. *(Il crie par la fenêtre :)* Eh ! Grutli ! Viens par ici, il y a de l'eau fraîche !... *(Au Légionnaire :)* Il rapplique.

LE LÉGIONNAIRE. — Si tu veux mon avis, mieux vaut fermer les fenêtres, sans quoi on va être ensevelis dans le sable.

Ils ferment les fenêtres. La porte s'ouvre et Grutli entre : c'est un vieux de la Légion, près de la cinquantaine. Le bruit du vent demeure perceptible, mais atténué.

GRUTLI. — Bonjour, Grigny. J'avais comme une idée que je te trouverais là... *(Il soupire et se laisse tomber sur le lit.)* T'as pas une paire d'espadrilles à me refiler ? J'ai laissé les miennes à Dahr-Marès. Et ce veau de soukier n'a pas ma pointure dans son boudoir...

GRIGNY. — Essaie celles-là.

Bruit de ses godillots, que Grutli laisse retomber sur le sol.

GRUTLI. — Ça va, ma poupée. On dirait les pantoufles de Cendrillon.

LE LÉGIONNAIRE. — Alors, quoi de neuf à Dahr-Marès ?

GRUTLI. — Oh ! pas grand'chose. On a construit de nouveaux baraquements. Et maintenant, il y a un poste de police à l'entrée du Maghzen. *(Après un petit temps, avec lenteur :)* J'ai une nouvelle pour toi, Grigny.

GRIGNY. — Pour moi ?

GRUTLI. — Oui, mon gars. Tu te souviens de ton copain Carlier, qui était avec toi aux spahis ?

GRIGNY. — Tu parles. On était tous les deux

maréchaux des logis. Et c'est presque à la même époque qu'on a rendu nos galons, lui et moi, pour nous engager au 3e étranger.

GRUTLI. — Exact. Eh bien, Carlier a été tué dans le Rif, il n'y a pas plus de six semaines, dans des circonstances qui lui ont valu la Médaille militaire, la Croix de guerre et une couronne de perles...

GRIGNY. — Non ! Qu'est-ce que tu me dis là... *(Un temps.)* Pauvre Carlier ! Un drôle de type. On n'était pas tellement copains, mais ça me fait quelque chose...

GRUTLI. — J'ai su comment ça s'était passé. Il paraît que le gars a fait tout ce qu'il fallait pour ça... Il a vraiment cherché l'occasion. Et il l'a trouvée... Ce n'est pas comme moi avec mes espadrilles.

GRIGNY, *pensivement.* — Maintenant je comprends tout.

GRUTLI, *mi-figue, mi-raisin.* — Ce n'est pas trop tôt !

GRIGNY. — Que veux-tu dire, Grutli ?

GRUTLI. — Oh ! rien de spécial. Mais je te laisse tout loisir de réfléchir un brin à ce sujet... *(Il se lève et se dirige vers la porte.)* Moi, il faut que je me casse, pour aller m'occuper de l'ordinaire. S'il vous reste encore une bouteille, vous pouvez toujours la tenir au chaud sous la pompe. Je reviendrai après la soupe.

Il sort.

LE LÉGIONNAIRE. — Quel numéro, ce Grutli !

GRIGNY, *préoccupé.* — Le malheureux Carlier... Qu'est-ce qu'on a pu boire comme bouteilles à cette époque-là ! Il avait vingt-cinq ans, moi vingt-deux : deux éponges d'âge différent. Dans le fond, pas mauvais diable. Nous partagions la même crèche, au quartier. C'était un grand garçon brun, au visage sympathique, qui portait le saroual brodé de soie noire et le burnous comme un prince. Un peu trop fou : il aurait foutu le feu au propre château de son grand-père pour faire rigoler l'escadron...

LE LÉGIONNAIRE. — Je connais le genre.

GRIGNY, *brusquement.* — T'as jamais été, toi, au bistro de la Mère Machin, à Fez ?

LE LÉGIONNAIRE. — Ça me dit quelque chose.

GRIGNY. — La patronne était une brave femme. On n'avait jamais pu retenir son nom. Alors, pour simplifier, on l'appelait la Mère Machin. Ceux qui avaient du temps à perdre disaient la Mère Machin-Chouette...

LE LÉGIONNAIRE. — Ça ne se trouvait pas à côté de l'arrêt du car, sur la route d'Oujda ?

GRIGNY. — Tu n'y es pas. C'était une boîte située en plein dans la Médina. Il y avait là une petite bonniche, pas très jolie, qu'on appelait la Marie-Tout-Moche : un bout de femme, qu'on aimait bien, mais à qui on n'accordait jamais la moindre attention...

LE LÉGIONNAIRE. — Et alors ?

Un temps.

GRIGNY. — Vois-tu, il arrive qu'on commet des petites saloperies qui, avec le temps, se transforment en saloperies de premier ordre. C'est comme une plante qui n'arrête pas de pousser... Carlier n'a jamais pu se libérer de cette plante, qui a fini par l'étouffer. Moi-même, ce souvenir me gêne... Tout a commencé une fin d'après-midi, au quartier, pendant que Carlier, étendu sur son lit, cuvait son cafard en engueulant Mohamed ben Mohamed, notre tampon...

L'ambiance sonore du fortin s'efface doucement pour enchaîner sur l'évocation suivante.

2. CHAMBRE DE CARLIER ET GRIGNY, A LA CASERNE DES SPAHIS, A FEZ.

Ambiance ensoleillée, chaude, assez gaie : on entend la sonnerie des brigadiers de semaine.

CARLIER. — Ce n'est pas pour moi. *(Il siffle « Valencia ». Bruit de gamelles qui tombent par terre : c'est Mohamed, l'ordonnance des deux sous-officiers, qui les a fait tomber.)* Mohamed, est-ce que tu vas laisser ça tranquille ? C'est impossible de se reposer dans cette taule. Pourquoi n'es-tu pas au pansage ?

MOHAMED. — Mais ji ti dis, maréchal, que ji ni suis pas au pansage cet après-midi. Demain, li capitan passe une revue de détail. Alors, faut tout nettoyer ! Il y a des taches de rouille sur ta gamelle et tes éperons. Un cochon en pleurerait.

CARLIER. — La ferme !

Le maréchal des logis Grigny entre, chantonnant à son tour « Valencia ».

GRIGNY, *jetant son sabre sur le lit.* — Dis donc, cavalier de deuxième classe Mohamed ben Mohamed, quand tu auras fini de briquer le fourbi du maréchal des logis Carlier, tu pourras te faire les pieds sur le mien. Mais auparavant tu vas préparer ma tenue numéro un : le maréchal des logis de Grigny dîne en ville avec le maréchal des logis Carlier.

CARLIER, *sans enthousiasme excessif.* — Non ?... T'as du flouss ?

GRIGNY. — Oui, maréchal des logis Carlier... un petit mandat. Ça vient directement du manoir de mes ancêtres. On boira à la santé du Connétable.

CARLIER. — Tu tiens à sortir aujourd'hui ?

GRIGNY. — Un peu, mon lieutenant. Ce n'est pas rigolo, ici. Ta façon de te rouler dans ton cafard ne me dit rien de bon... J'ai d'ailleurs deux permissions de minuit, une pour toi, une pour moi.

CARLIER. — Alors, où mange-t-on ?

GRIGNY. — Chez la Mère Machin. Elle fait une bonne cuisine... Mon Mohamed chéri, tu vas rajuster ton tarbouch, te foutre un coup de brosse avec une étrille à vaches et tu feras *fissa* pour aller prévenir la Mère Machin que dans une heure, au moment même que l'Angélus du soir sonnera dans toutes les paroisses de Fez, nous irons bouffer des pieds-paquets et boire une bouteille de Royal Kébir. Exécution ! *(Mohamed claque les talons et sort précipitamment ; sur sa sortie, les gamelles dégringolent à nouveau. Grigny, riant :)* C'est une bonne petite brute, ce Mohamed !...

Carlier grogne, puis il recommence à siffloter « Valencia ».

3. AU BISTRO DE LA MERE MACHIN.

« Valencia » par un disque éraillé sur un phono mécanique. On l'arrête, après quelques mesures.

MÈRE MACHIN, *ronchonnant.* — Il ne vaut plus rien, ce disque. Ces cochons l'on trop fait tourner. Il ne reste qu'à le racheter... Enfin, ils sont bien

gentils. A leur âge... *(Elle s'interrompt à l'entrée de Mohamed qui écarte bruyamment le rideau de porte en bambou et verroterie.)* Ne tire pas sur mon rideau de porte quand tu entres, Mohamed !

MOHAMED, *d'une traite.* — Eh bonjour, madame Machin Chouette, que la paix soit sur toi et sur les tiens ! Mes deux patrons, ils ont dit comme ça : « Toi Mohamed qui es le plus intelligent des deux escadrons, ti vas mettre ton beau saroual, et puis ton beau tarbouch, et pis t'iras dans la Médina. Ti t'occuperas pas des fatmas, parce que fatmas pas sérieuses, et li cavalier Mohamed, il est sérieux... »

MÈRE MACHIN. — Mets un peu d'avance à l'allumage. Qu'est-ce que tu veux ?

MOHAMED. — Ji vais te dire que le maréchal de logis de Grigny, mon patron, et mon autre patron, li maréchal de logis Carlier, ils ont touché un mandat di Connêtable de Marseille, qui est comme qui dirait le plus vieux de la famille de mon patron li maréchal de logis di Grigny...

MÈRE MACHIN. — Bon, ça va, ça va. Ils viendront dîner ce soir. Je connais la suite : pieds-paquets et poulet rôti. Tiens, je vais te verser une limonade.

MOHAMED. — Ah ! ji veux bien, madame Machin Chouette !

Bruit de verre qu'on remplit.

MÈRE MACHIN, *criant.* — Marie ! Marie !

Marie vient de l'arrière-salle.

MARIE. — Qu'y a-t-il ?

MOHAMED. — Eh ! bonjour, Marmezelle Marie !

MÈRE MACHIN. — Tu vas filer chez Tombaire et tu lui commanderas des pieds de veau. Tâche de trouver aussi un bel ananas. Et grouille-toi. Nous avons un dîner fin ce soir, je m'en vais préparer un poulet...

MARIE. — Ah !...

MÈRE MACHIN, *l'imitant.* — Ah !... Ah !... Ah !... C'est tout l'effet que ça te fait ? Tu ne demandes même pas de qui il s'agit ! C'est le petit Carlier et le petit de Grigny.

MARIE, *sans s'émouvoir.* — Bien, madame Adèle. Je vais y aller.

Elle retourne dans l'arrière-salle.

MÈRE MACHIN. — Regardez-moi ça ! Ça a vingt ans et ça ne fait pas plus de bruit qu'une petite vieille... Alors, on ne sait jamais ce qu'elle pense !

MOHAMED. — C'est kif kif Mohamed, quand ji dis à mes deux patrons...

MÈRE MACHIN, *l'interrompant.* — Toi, la ferme, Mohamed ! Achève ton verre et file. Si tu crois qu'un poulet rôti, ça se fait en écoutant des boniments comme les tiens, tu te fiches dedans... J'aime encore mieux mettre un disque !

Elle fait tourner à nouveau « Valencia ».

4. LE MEME DECOR, TROIS HEURES PLUS TARD.

C'est l'heure du dîner. Au premier plan, la table de Grigny et Carlier. Le disque « Valencia » continue à tourner mais on l'arrête brusquement.

CARLIER. — Pourquoi arrêtez-vous le phono, madame Machin ?

MÈRE MACHIN. — Tu nous cours sur le haricot, avec ta chanson. Elle me fait mal aux oreilles. De deux choses l'une : ou tu écoutes la musique ou tu savoures mon poulet...

GRIGNY. — Il est parfait, votre poulet, madame Machin ! Seulement, vos couteaux, ils ne coupent pas. Tiens, Marie, donne-m'en donc un autre.

MARIE. — Voilà.

Elle donne le couteau, puis s'éloigne.

GRIGNY. — Tu as vu comment elle te regarde la Marie-Tout-Moche ? Je t'assure, vieux, tu as fait une touche...

CARLIER. — Fous-lui la paix, à cette gosse ! Et à moi aussi, par la même occasion...

GRIGNY. — Allons, Carlier, remue-toi ! Tu en fais une tête... C'est parce qu'on a arrêté ton disque ?

CARLIER. — Ah ! Tout me dégoûte. Quand je n'ai pas d'argent, je ne suis bon à rien. Tu vois, mon vieux, ce qui me plairait ce serait de faire colonne... partir... Là, on se fout de tout. Comme il n'y a pas de bistro et de jolies filles dans le bled, on ne regrette rien.

MÈRE MACHIN, *s'approchant.* — Voulez-vous encore quelques frites ?

CARLIER. — Ça va comme ça, merci... Non, un maréchal des logis des spahis sans le sou, ça ne vaut pas plus qu'un vieux balai d'écurie sans manche !

MÈRE MACHIN. — Toi, au moins, tu sais trouver des comparaisons poétiques ! Allons, qu'est-ce qui ne va pas, mon petit sous-off ?

GRIGNY. — Monsieur est triste parce qu'il est fauché. C'est le cafard de la mouise.

MÈRE MACHIN. — A ton âge, on n'est jamais fauché. Avec vos airs dessalés et vos belles petites g... vous n'êtes que des nourrissons. On vous presserait le nez qu'il en sortirait encore du lait !

CARLIER. — Ah ! ça va. Alors, prêtez-moi 20 francs.

MÈRE MACHIN. — Ça non ! Pour que tu ailles les boire chez Kédidja !... *(Appelant :)* Tiens Marie, enlève ces assiettes. *(A Carlier pendant que Marie s'approche de la table pour changer les couverts :)* Pourquoi ne prends-tu pas une marraine ? Il y a dans le monde un tas de belles filles qui ne demandent qu'à se sacrifier corps et fric pour les beaux yeux des maréchaux de logis à sec.

GRIGNY, *hilare.* — Elle a raison. Mets une annonce dans les journaux. Tu verras bien ce que ça donnera.

MARIE, *timidement.* — Je vais servir l'ananas ?...

MÈRE MACHIN. — Évidemment ! Dépêche-toi !... *(A Carlier :)* Pourquoi ne prends-tu pas une marraine, eh ! ballot ?

Un petit temps.

CARLIER, *vaguement rasséréné.* — C'est une idée... Après tout, c'est une idée !

On entend au loin l'appel du soir sonné par les trompettes.

GRIGNY. — Vingt d..., déjà l'appel !... Et c'est l'adjudant Graal qui est de service...

Il se lève.

CARLIER. — Et alors ? Tu m'as dit que tu avais la permission de minuit.

GRIGNY, *rigolant.* — J'ai dû me tromper... Au revoir, madame Machin ! Je paierai demain

Allons, vieux, on se trotte, on est bon pour le 100 mètres...

Bruit de chaises, de sabres, pas qui s'éloignent en courant, rideau de porte.

MÈRE MACHIN. — Attention à mon rideau, enfants de malheur !

Marie revient.

MARIE. — Quoi ! Ils ne sont plus là...

MÈRE MACHIN. — Ben oui !... Qu'est-ce que tu as à faire cette tête ? Ils sont partis.

MARIE, *vaguement gênée.* — C'est à cause de l'ananas...

MÈRE MACHIN. — Eh bien, c'est nous qui le mangerons. Ça leur fera les pieds...

Au loin, l'appel du soir sonne pour la seconde fois. Il vient graduellement au premier plan, mêlé à des bruits de pas précipités, puis s'éloigne à nouveau et se perd doucement dans la nuit.

5. LA RUE DEVANT LE BISTRO, LA NUIT.

L'ambiance nocturne d'une rue arabe : miaulements de chats en chaleur, une flûte grêle au loin, puis un pas vacillant d'ivrogne qui vient au premier plan.

GRUTLI, *il parle en marchant et en hoquetant.* — Tous des délicats, ces spagos. Ils ne savent pas boire dans la cavalerie. C'est pas comme à la Légion... Le chameau, lui, il sait boire. Un chameau, ça peut contenir 25 litres d'eau. Et parce que c'est de l'eau. Qu'est-ce que ça serait si c'était du vin... *(Il s'arrête devant la porte fermée du bistro :)* Fermé ! C'est fermé chez cette vieille vache de Mère Machin. Quelle nuit ! Une nuit de fin du monde... Pas un bistro d'ouvert ! Les spagos, ils n'avaient pas de permission de minuit. Bon. Mais moi, j'en ai une. Et après ? Je ne suis pas plus avancé qu'eux... *(Il commence à taper sur la porte, puis, sur un ton farouche :)* Ah ! je m'en vais la secouer ! Je m'en vais jeter bas cette sale baraque...

Une fenêtre s'ouvre au premier étage.

MÈRE MACHIN, *se penchant à la fenêtre.* — Est-ce que tu vas foutre le camp, bougre de salaud ? Tu ne vois pas que la maison est fermée ? Tu veux que je te balance un seau d'eau sur la figure ?

GRUTLI, *avec une petite voix timide.* — C'est Grutli, madame Machin, le légionnaire Grutli...

MÈRE MACHIN. — Je m'en fous ! Tu ferais mieux d'aller te coucher. Tu vas encore te faire ramasser par une patrouille. Tu connais le tarif.

GRUTLI. — Quinze dont huit.

MÈRE MACHIN. — Eh bien, je vois que ta mémoire est encore bonne. Va te coucher.

Elle referme la fenêtre.

GRUTLI, *amer.* — Et voilà où nous en sommes après trente-sept ans d'expérience !... A quoi ça me sert d'avoir une permission de minuit ? Permission ou pas permission, c'est de toute manière la fin des haricots, la mélasse, le bourdon, la... *(Les miaulements de chats s'accentuent.)* Voulez-vous vous taire, sales bêtes ! Attendez que je vous coince...

Il part en courant à leur poursuite.

6. LA CHAMBRE DE LA MERE MACHIN.

MÈRE MACHIN. — Enfin, il est parti !... S'il se met à donner la chasse à tous les chats du quartier, il peut en reprendre pour vingt ans à la Légion... Il est bien gentil, Grutli, mais je ne vais quand même pas rouvrir pour lui verser à boire... Je suis rompue.

MARIE. — Je vais aller me coucher...

MÈRE MACHIN. — Non, non, ne t'en va pas. Je ne disais pas ça pour toi. *(Elle soupire :)* Ah ! on est bien dans son lit... Tiens, assieds-toi dans ce fauteuil. J'ai besoin de te parler.

MARIE. — C'est que je suis fatiguée aussi.

MÈRE MACHIN. — Oui, je sais, ces bougres-là sont bien embêtants à servir. Que veux-tu, ils sont jeunes. Un homme jeune, c'est un éléphant dans de la porcelaine... Mais demain matin tu pourras te lever tard. Tu resteras au lit, je préparerai le café. Tu as d'ailleurs besoin de te reposer, tu es toute pâlotte. Qu'est-ce qui ne va pas ?

MARIE. — Oh ! c'est trop long à dire.

MÈRE MACHIN. — Si long que ça ?...

MARIE. — Je ne sais pas, je me fais des idées... Dites, madame Adèle, cette photographie, au mur, c'est bien du temps où vous étiez installée à Casablanca ?

MÈRE MACHIN. — Oui. C'est quand je suis arrivée dans ce satané pays. J'étais jeune...

MARIE. — Vous étiez belle ! Et, parce que vous étiez belle, tout vous a réussi.

MÈRE MACHIN. — Réussi... Réussi... C'est que je n'étais pas très exigeante ! Je possède un petit bistro qui ne marche pas mal, c'est entendu. Mais sais-tu ce qui manque ici, ma petite Marie ?

MARIE. — Oui : un homme.

MÈRE MACHIN. — Parfaitement, tu l'as dit. Il me manque un homme...

MARIE. — Et pourtant vous étiez belle...

MÈRE MACHIN. — Tout cela ne signifie pas grand'chose. La beauté, ça n'existe pas. Il y a la chance, simplement la chance de rencontrer quelqu'un qui vous trouve belle. Et cette chance, toutes les filles la portent dans leur sac à main...

MARIE, *avec ironie.* — J'ai encore regardé dans mon sac à main ce matin et je n'ai pas trouvé cette chance...

MÈRE MACHIN. — As-tu un bâton de rouge ?

MARIE. — Non.

MÈRE MACHIN. — C'est un tort, parce que la chance se trouve souvent entre un bâton de rouge et une boîte de poudre de riz. Le bâton de rouge, c'est quelquefois un bâton de maréchal...

MARIE. — Moi, le bâton de rouge, il ne me servirait pas à grand'chose. Vous savez bien comment les clients m'appellent : la Marie-Tout-Moche...

MÈRE MACHIN. — Mais, petite sotte, ne fais pas attention aux boniments de tous ces écervelés !... Et puis, veux-tu que je te parle franchement ? Ils n'ont pas tort. Tu fais tout ce qu'il faut pour te diminuer.

MARIE. — Je ne vous comprends pas...

MÈRE MACHIN. — Tu n'es qu'une petite souris. Tu es grise et propre comme une petite souris. Cela ne suffit pas. Les hommes aiment bien les petites souris, mais quand elles sortent de chez la coiffeuse... Toi, regarde-toi dans la glace : tu es coiffée comme une Jeanneton !

MARIE. — C'est vrai, mais...

MÈRE MACHIN. — Toi, ce n'est pas une marraine qu'il te faudrait, mais un parrain... Une force qui te sorte de ton ornière. Seulement, comprends-tu, c'est à toi de le chercher. Tu es une bonne petite fille, mais ta mère, que j'ai bien connue, t'a trop gâtée : elle a fait de toi une chiffe molle. Ta sœur, à Paris, est plus énergique que toi : elle s'est mariée, son mari est un brave homme, mais ce n'est pas sur eux qu'il faut compter, c'est sur toi-même.

MARIE. — Je n'aimerais pas vivre chez eux. Je ne me sens bien que près de vous. Et, la nuit, je me sens bien aussi, quand j'imagine tous les gentils détails d'une vie meilleure.

MÈRE MACHIN. — Tout ça, c'est du baratin.

MARIE. — Si vous voulez, mais ça existe. Quand je me regarde dans la glace, je sais que cela existe aussi...

MÈRE MACHIN. — Petite sotte ! Aie confiance en toi. Ici, tu n'es pas une servante, tu es ma fille. Cherche, et tu trouveras. Tout finira par s'arranger, tu verras...

MARIE. — Jamais !...

MÈRE MACHIN. — Tiens, tu vas mettre une annonce dans le journal : « Jeune fille de bonne famille, pure et sans tache, perdue dans un bled ravagé par les bêtes féroces, demande un parrain pour lui envoyer du rouge à lèvres, une boîte de poudre de riz et de l'oseille pour se payer une indéfrisable... »

MARIE, *riant.* — Qu'est-ce que vous allez chercher là !

MÈRE MACHIN. — A la bonne heure, tu te dérides... Tiens, embrasse-moi, petite souris, et va te coucher. N'oublie pas : cherche et tu trouveras...

7. COUR DE LA CASERNE DES SPAHIS, PUIS LA ROUTE.

Le lendemain matin. Nous sommes dans la cour de la caserne au moment où un escadron s'apprête à partir pour l'exercice : hennissements et piétinements de chevaux, vague brouhaha, puis un coup de sifflet.

UN OFFICIER. — Sabres en mains, par peloton, en avant, marche ! *(La nouba des spahis : d'abord au premier plan, elle va prendre la tête de la colonne et s'éloigner donc graduellement, puis s'éteint. Nous restons sur le piétinement régulier des chevaux en marche. Coup de sifflet.)* Pas de route !...

Le piétinement des chevaux s'atténue, et aussitôt on commence à entendre une chanson arabe chantée par les spahis, qui chevauchent sur les deux côtés de la route. Le chant se renforce sur les répliques de Grigny et Carlier pour arriver presque à les couvrir.

GRIGNY. — Qu'est-ce qu'on va prendre comme soleil, mon vieux !

CARLIER. — J'aime encore mieux être en manœuvres qu'étendu dans ma chambre...

GRIGNY. — Encore ! Je croyais que ça allait mieux.

CARLIER. — Tiens, laissons passer ces gueulards, on ne s'entend plus parler. Nous allons chevaucher derrière le peloton.

Grigny et Carlier arrêtent leurs montures : le chant des spahis s'éloigne, mais demeure à l'arrière-plan.

GRIGNY. — Alors ?... Je croyais que tu trouvais la vie belle...

CARLIER. — C'est toujours comme ça, après un bon dîner... Seulement, le lendemain, on repart : zéro.

GRIGNY. — Et ton annonce ?

CARLIER. — Tu crois vraiment que ça peut donner un résultat ?

GRIGNY. — Il y a des chances, mon vieux !... Qui ne fait rien, n'a rien.

CARLIER. — Ecoute ça : « Jeune sous-officier de spahis, excellente famille, perdu dans bled rempli de gerboises cruelles, cherche marraine pour dissiper cafard... » Qu'est-ce que tu en penses ?

GRIGNY, *rigolant.* — Eh bien, mon gars... c'est tapé ! Le coup des gerboises est épatant. Ça vaut un colis de 5 kilos et un mandat !

CARLIER. — C'est ton avis ?

GRIGNY. — Mon avis formel et circonstancié.

CARLIER. — Tu en as de la veine, toi, de croire toujours au père Noël !...

GRIGNY. — Dis donc, ce n'est pas tout ça, il faut rattraper la colonne...

Bruit du galop de leurs chevaux : ils se rapprochent de la colonne, le chant des spahis revient au premier plan.

8. AU BISTRO DE LA MERE MACHIN.

La même chanson arabe de la scène précédente est fredonnée par Grutli. On entend aussitôt le pas de la Mère Machin qui s'approche du comptoir, auprès duquel se tient le légionnaire.

MÈRE MACHIN, *interrompant Grutli.* — C'est toi, Grutli ? Tu te mets à la musique arabe, à présent ! C'est les chats du quartier qui t'apprennent ça ?

GRUTLI. — Madame Machin Chose, je vous présente mes hommages. Pour moi, ce sera un vin blanc.

MÈRE MACHIN. — On ne t'a pas revu depuis longtemps... Je suppose que c'est à la suite de tes débordements nocturnes.

Elle lui sert à boire.

GRUTLI. — Exact. Quinze dont huit, ainsi que vous l'aviez prévu... C'est ce qui m'a donné l'occasion de travailler un peu la musique arabe.

MÈRE MACHIN. — Ce n'est pas encore ce mois-ci que tu passeras première classe... Quand je t'ai connu, tu étais sergent.

GRUTLI. — Et même caporal, madame Machin. Remettez-moi ça. *(Elle le sert à nouveau.)* Il y a même un temps où j'étais roi... Prince, plus exactement.

MÈRE MACHIN. — Prince ?

GRUTLI. — Oui. C'est un métier au-dessous de tout. Mais, vous savez ce que c'est, madame Machin, quand on n'a pas d'argent, il faut savoir se contenter de peu.

MÈRE MACHIN. — Vous étiez prince... mais chez les sauvages ?

GRUTLI. — Pas du tout. J'ai été prince, propriétaire d'une petite principauté dans l'Europe centrale. Une petite principauté de rapport, d'ailleurs. Mais... je n'ai pas l'âme d'un propriétaire.

MÈRE MACHIN, *appelant.* — Eh, Marie !... Viens écouter ça !... Grutli a trouvé des nouveaux boniments !...

Marie vient près du comptoir.

GRUTLI. — Ne me croyez pas si vous le voulez. Mais mon histoire est strictement vraie. Elle est en outre instructive, car elle prouve qu'il est toujours dangereux de travailler du chapeau... Je peux bien vous la raconter ; j'ai vu sur le journal que ma principauté était devenue une république. Je ne me crois donc plus tenu de garder par devers moi les secrets d'Etat.

MÈRE MACHIN. — Ecoute ça, Marie... Voilà que Grutli se prend pour un prince de sang.

GRUTLI. — Il serait trop long que je vous raconte en détail les circonstances de mon élévation. Qu'il vous suffise de savoir qu'à l'origine de mon accession au trône de mes ancêtres, il y a eu un petit malentendu. Je conservais dans mon paquetage une superbe montre en or enrichie de diamants, dont m'avait fait cadeau, sur son lit de mort, un très bon camarade, un certain Berg... Berg m'avait donné également des papiers personnels, qu'il m'avait demandé de détruire, ce que je n'avais pas fait, estimant que des papiers, ça peut toujours être utile. Si j'avais été un peu curieux, la lecture de ces documents rédigés en allemand m'aurait appris que ce pauvre Berg était prince, un prince authentique, l'héritier d'un petit trône de l'Europe centrale. Oui, ma petite Marie. Un vrai prince !

MÈRE MACHIN. — C'est très joli ça, mais ça ne m'explique pas que toi-même...

GRUTLI. — Attendez ! C'est une suite d'événements pittoresques et touchants. J'attrape une typhoïde et on me met à l'hôpital de Gereyville ; je ne sais pas ce que je peux raconter pendant les huit jours où je suis entre la vie et la mort ; quand je me trouve hors de danger, j'apprends que des étrangers étaient venus me voir à plusieurs reprises, qu'ils avaient demandé la résiliation de mon engagement, et qu'aussitôt sur pied j'aurais à regagner ma principauté natale, dans l'Europe centrale.

MARIE. — On avait trouvé vos papiers et on vous prenait pour le vrai prince...

GRUTLI. — Parfaitement, ma petite Marie ! J'aurais eu un peu de bon sens, je me serais empressé d'éclaircir le malentendu. Mais, que voulez-vous, l'occasion était trop belle pour un légionnaire... Aussi quand ces messieurs se sont présentés à nouveau à mon chevet, pour m'annoncer que le prince, mon dab, était mort et qu'on allait me placer sur le trône de mes ancêtres, j'ai acquiescé avec bonté, et j'ai poussé la complaisance jusqu'à verser quelques larmes à la mémoire du défunt...

Le rideau de porte est ouvert : c'est Mohamed qui entre.

MOHAMED. — Eh ! bonjour, madame Machin Chouette, bonjour Marmezelle Marie, bonjour, légionnaire Grutli...

MÈRE MACHIN, *l'interrompant.* — La ferme, Mohamed ! Laisse parler Grutli. Tiens, bois ça.

Elle lui verse un verre de limonade.

GRUTLI. — Je m'embarquai, quinze jours plus tard, à bord d'un yacht, dont l'équipage poussa trois hourrahs en mon honneur. Et j'ai encore dans les oreilles le bruit des cloches et des fanfares qui saluèrent mon entrée dans un vieux patelin qui sentait le cierge et l'eau de fleur d'oranger. Raide comme un fifre, j'avais adopté le genre sévère, et j'ouvrais l'œil, car j'avais surpris une conversation entre mon premier ministre et mon généralissime concernant les mauvaises manières que j'avais contractées à la Légion... Vous comprenez bien qu'une Altesse, ça soigne son vocabulaire, alors que moi, sous ce rapport, je manquais d'exercice... Qu'est-ce que tu as à me regarder comme ça, Mohamed ? J'espère que tu ne mets pas en doute le fait que j'ai été prince régnant dans une principauté de l'Europe centrale ?

MOHAMED. — Moi, ji veux bien, légionnaire Grutli, seulement, ji vas te dire : si tu as été prince et même empereur, mon patron, li maréchal di logis Carlier, tu li connais, il est mieux qu'un empereur, c'est un empereur qui écrit dans les journaux, kif kif Victor Hugo...

MÈRE MACHIN. — Tu nous casses les pieds, Mohamed ! Bois ta limonade. Continue, Grutli !

GRUTLI. — Mon aventure ne tarda pas à me donner du souci. On m'observait. Pour tout dire, il y avait des doutes sur mon identité. Et voilà que mon premier ministre décide, un beau jour, de me marier pour raison d'Etat, comme il disait, avec l'héritière d'une autre principauté perdue dans un bled montagneux...

MARIE. — Elle était jolie ?

GRUTLI. — Tu parles !... Hilda, ma fiancée, dès que je la vis, m'apparut comme une catastrophe. Elle était vilaine à voir, à la fois grosse et plate... J'avais beau être bien nourri, bien logé, bien habillé, la situation devenait saumâtre. D'autant plus que cette garce d'Hilda était maligne comme un ouistiti. Un soir que la musique militaire jouait dans mon parc, elle me coince derrière un caoutchouc apprivoisé et me chuchote ce qui suit : « Théodule Ier — c'était mon nom de prince — Théodule Ier, je sais que vous êtes un imposteur, mais vous êtes bel homme, et ça rachète vos torts. Seulement, je devine que vous voulez vous débiner... Je vous préviens qu'avec moi ça ne prend pas. Ou vous m'épousez, et je la ferme, ou vous essayez de mettre les voiles et je vous dénonce. Je vous ai à l'œil ! » *(Un temps.)* Comprenez-vous, madame Machin ? La garce connaissait la musique.

MÈRE MACHIN. — Et qu'est-ce que tu as fait ?

GRUTLI. — Sur le moment même, j'ai dû me dévouer... Ma fiancée en était ravie, mais ça ne l'embellissait pas. Par la suite, un miracle se produisit. Je ne me souviens plus très bien si j'y ai été pour quelque chose... Une nuit, le feu prit au château. En moins de deux, je mets un complet veston, et, grâce à l'affolement général, je parviens à me mêler à la foule. Après une marche épuisante dans la campagne, j'ai pu atteindre une petite station de chemin de fer. A cette époque, on pouvait voyager sans passeport. Aujourd'hui, une telle aventure ne serait pas possible, et je serais toujours prince et marié...

MOHAMED. — Eh bien, légionnaire Grutli, ji dois ti dire que ton histoire est moins belle que celle di maréchal de logis Carlier. Ça, c'est une histoire ! Le maréchal di logis Carlier, il écrit dans les journaux, et toi, ti racontes. Ce n'est pas la même chose. Moi aussi ji raconte des histoires, mais ji n'écris pas dans les journaux...

GRUTLI. — Qu'est-ce que tu nous casses ! Le maréchal des logis Carlier écrit dans les journaux ? Et depuis quand ?...

MOHAMED. — C'est la vraie vérité... Regardez ça !

Il déplie un journal et le passe à la Mère Machin : elle lit lentement l'annonce de Carlier.

MÈRE MACHIN. — Ah ! la petite vache... Encore un qui n'est pas tombé sur la tête et qui sait ce qu'il fait. Prends-en de la graine, Marie !

GRUTLI. — En êtes-vous bien sûre, madame Machin ?

MÈRE MACHIN. — Sûre... Sûre... Tu es bien indiscret. Pour dire vrai, on ne sait jamais...

GRUTLI. — Vous avez raison. Franchement, je ne trouve pas ça drôle... Ma petite histoire de principauté vous prouve qu'il n'y a rien de plus dangereux, dans la vie, que de bouger le petit doigt, car, tôt ou tard, le sentiment s'en mêle... Savez-vous ce que c'est que ce genre d'annonces, madame Machin ? Des souricières. C'est facile d'entrer dedans ; mais ce n'est pas commode pour en sortir...

MARIE. — Qu'est-ce que vous voulez dire par là, monsieur Grutli ?

GRUTLI. — Ma petite, ça veut dire bien des choses. Trop long à expliquer. Mais retiens bien ce que je te dis. Passer une annonce comme ça dans un journal, ça équivaut à plonger dans la mer. Et quand on plonge dans la mer, un peu loin des côtes, on est sûr de trouver le fond et de ne pas remonter...

MOHAMED. — Tu dis ça, légionnaire, parce que tu ne sais pas nager. Mais li maréchal di logis Carlier, il sait nager, kif kif un thon...

GRUTLI. — Moi aussi je croyais savoir nager le jour où j'ai été bombardé empereur du royaume de la Foirinette... Et si je n'ai pas été au fond de mon aventure, c'est que mon aventure n'avait pas de fond.

MÈRE MACHIN. — A propos, Grutli, tu ne nous as pas dit comment s'est terminée ton histoire.

GRUTLI. — Oh ! le plus simplement du monde, comme toujours. J'en ai repris pour cinq ans au 1er étranger... On est bête quand on est jeune. On fait des blagues et des blagues... C'est rigolo. Puis on paie. Et avec les intérêts, madame Machin ! La Légion, c'est une banque. C'est là qu'on vient toucher les intérêts des actions toquardes qu'on a achetées dans sa jeunesse... Allons, remettez-moi ça !

La Mère Machin remplit une nouvelle fois son verre.

9. AU BAR DE M. EMILE.

Le bar de M. Emile étant voisin de la caserne des spahis, on entend une sonnerie, venant d'assez loin et, d'autre part, au premier plan, les aboiements furieux d'un fox, ainsi que le bruit de plusieurs verres posés sur le comptoir, au milieu des rires.

GRIGNY. — Allons, monsieur Emile, remettez-nous ça ! *(Au chien :)* Veux-tu te taire, petite ordure ?... *(A Emile :)* Vous croyez qu'elle se calmera avec l'âge, votre fox, monsieur Emile ?...

EMILE. — Elle sent le printemps... La même chose pour tout le monde ?

GRIGNY. — Bien entendu. Et puis un verre pour vous-même. Vous allez trinquer avec nous...

EMILE. — Je veux bien. *(Il remplit des verres.)* On ne vous voit pas souvent chez moi, messieurs. Remarquez que ce n'est pas un reproche !

MARÉCHAL DES LOGIS. — C'est que vous êtes trop près du quartier, mon vieux. A la vôtre !... Quand on sort, on a envie d'aller plus loin... Et quand on rentre on est pressé !...

Rires.

GRIGNY. — La vérité est que nous buvons en l'honneur de Carlier, qui se trouve sur le chemin du bonheur et de la fortune...

Rires.

EMILE. — C'est à cause de votre annonce ?...

CARLIER. — Tiens, vous êtes au courant ?... Ça, c'est encore un coup de Mohamed...

Justement, Mohamed entre, et son arrivée provoque les aboiements du fox.

GRIGNY. — Quand on parle du loup...

EMILE. — Couché, Kiki ! Couché !

MOHAMED, *essoufflé.* — Maréchal di logis, maréchal di logis... *(D'une traite.)* Maréchal di logis, ti vas venir tout di suite, ti vas ti mettre en tenue, li capitan l'a dit ! Faut ti mettre en tenue tout di suite, faut toucher la collection de guerre, faut balayer la cour, faut laver les écuries au grésil, faut balayer les chambres, faut mettre di la poudre à punaises partout, faut enlever les gros cailloux di la cour, faut...

GRIGNY. — Ah ! non, vieux, n'en jette plus ! Tenez, monsieur Emile, servez-lui donc une limonade. *(A Mohamed :)* Tu dois avoir soif...

Emile verse un verre de limonade à Mohamed.

MOHAMED. — L'escadron part demain bécif en manœuvres du côté d'Oujda. Et pis, ce sera pas fini encore...

MARÉCHAL DES LOGIS. — Ça recommence ! Comme l'année dernière : c'est des manœuvres de cadres. Il y en a pour huit jours au moins...

CARLIER. — Ce n'est pas très rigolo !...

GRIGNY. — Tiens ! Tu as changé d'avis ?... Tu continuais à nous barber avec ton envie de faire colonne...

CARLIER. — Je ne vois pas ce que tu veux dire.

GRIGNY. — Ah ! mais j'y suis ! Monsieur attend une réponse à son annonce... La petite marraine blonde !

Rires.

MARÉCHAL DES LOGIS, *riant.* — Moi, je préférerais une brune. Tu vois, une fille bien roulée comme Mercédès...

MOHAMED. — Moi, j'aime bien li fatmas frisées...

CARLIER. — Toi, boucle-la, Mohamed ! *(Un petit temps.)* Pour ma part, ça serait plutôt les rousses... Les rousses, elles ont quelque chose qui est bien à elles. Maintenant, tu sais, une brune ou une blonde avec un mandat à la clef, ça vaut bien les rousses !

Rires.

GRIGNY. — En tout cas, je parie qu'en ce moment il y a quelque part une charmante petite personne qui se demande si elle va écrire ou non au maréchal des logis Carlier...

Rires.

CARLIER. — Ça va ! Ça va !... Et toi, Mohamed, retourne au quartier ; on te suit...

Mohamed claque des talons et part en courant. Aboiements du fox.

10. UNE RUE.

Plusieurs aboiements de chiens, au milieu du mouvement d'une rue arabe. Au second plan, rumeur de foule, klaxons, une flûte, etc.

UN ANIER, *menant sa monture.* — Balek ! Balek ! Balek !

MOHAMED, *furieux contre l'ânier qui l'empêche de passer.* — Eh ! ti nous casses les pieds avec ton balek ! Il n'y a pas de raison pour que ton bourricot, il passe avant moi... Si je ti foutais ma main sur la figure, est-ce que ti dirais encore balek, eh, espèce de jeune rabougris ?

L'ANIER. — Balek ! Balek ! Balek !...

Son cri s'éloigne.

MOHAMED. — Ces Chleuhs, ça ne sait pas marcher dans les rues... *(Il aperçoit Marie et l'appelle :)* Marmezelle Marie ! Marmezelle Marie !

Il va à sa rencontre.

MARIE. — Ah ! c'est toi, Mohamed... Tiens, prends mon panier à provisions.

MOHAMED. — Ji peux pas. Ji dois rentrer tout de suite au quartier et faire fissa. Demain, l'escadron part en manœuvres. Y a à mettre la poudre à punaises partout, y a à toucher la collection de guerre, y a à balayer la cour, y a à laver les écuries au grésil...

MARIE, *l'interrompant.* — Oui, oui, ça fait beaucoup de travail pour un seul homme. Est-ce que M. Carlier part aussi ?

MOHAMED. — Ji ti dis tout l'escadron. Li maréchal di logis Carlier comme lis autres. Et puis Mohamed aussi...

MARIE. — Ah ! bon...

MOHAMED. — Mon patron, ji viens de le voir chez M. Emile. Ji ti dis que li maréchal di logis Carlier, c'est un homme plus grand que Napoléon. Que j'y ai dit qu'on partait demain, alors il dit : ji m'en fous. Il a encore dit à mon autre patron li maréchal di logis Grigny qu'il aime bien les fatmas brunes, mais il dit comme ça qu'il aime mieux les fatmas rousses, et pis qu'il aime toutes les fatmas quand il y a du flouss, mais que c'est les rousses qui sont les plus jolies...

MARIE. — Mais qu'est-ce que tu veux que ça me fasse, Mohamed ?

MOHAMED. — Bon, marmezelle Marie, ji ti dis au revoir, ji suis pressé, y a bon pour mettre la poudre à punaises, pis à toucher la collection de guerre, pis à balayer...

L'ANIER. — Balek ! Balek ! Balek !...

La voix de l'ânier, venant doucement en premier plan, couvre la fin de la réplique de Mohamed.

11. LA CHAMBRE DE MARIE.

Peu après, dans la chambre de Marie.
Marie chantonne « Valencia », seule dans sa chambre.

MÈRE MACHIN, *l'interrompant brusquement.* — Eh bien, pour une fois, tu es de bonne humeur...

MARIE. — Oh ! madame Adèle !... Je ne vous avais pas entendue monter.

MÈRE MACHIN. — Ne bouge pas. Continue ta petite couture. Ce n'était pas la peine que je me morfonde en bas... Pas étonnant qu'il ne vienne personne : je viens de voir sur le journal que le 5e escadron est en manœuvres à Oujda.

MARIE. — Je le savais. J'ai rencontré Mohamed, l'autre jour...

MÈRE MACHIN. — C'est un manque à gagner... mais ça va nous laisser un peu de repos. Il fait réellement trop chaud. Tiens, tu devrais changer ta moustiquaire...

MARIE. — Oui, madame Adèle.

MÈRE MACHIN, *l'imitant.* — Oui, madame Adèle !... Non, madame Adèle !... *(D'une voix normale :)* Tu es encore rentrée dans ta coquille ?... Tu chantais... et voilà qu'à présent tu fais à nouveau la tête... C'est à cause du départ des spahis ?

MARIE. — Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

MÈRE MACHIN. — Moi non plus, mon petit... *(Un petit temps.)* Il y a quelque chose qui se passe en toi, mais je ne sais pas quoi. Et si je compte sur toi pour me l'apprendre, je risque de mourir avant. *(Un petit temps.)* Tu sais... *(Elle chantonne « Valencia ».)* Hein ?... Tu n'es pas un peu amoureuse du maréchal des logis Carlier ?

MARIE. — Oh ! madame Adèle ! Qu'est-ce que vous allez chercher là...

MÈRE MACHIN. — Il y a des moments où c'est aussi visible que le nez de Grutli au milieu de son visage un lendemain de prêt... *(Prenant un flacon :)* Qu'est-ce que c'est encore que ce flacon ? Auburn... qu'ils disent. En voilà un genre ! Tu n'es pas folle ?

MARIE. — Vous m'avez dit vous-même que la chance se trouvait entre un bâton de rouge et une boîte de poudre de riz...

MÈRE MACHIN. — Ne fais pas d'esprit. Je ne t'ai pas parlé d'un flacon de teinture auburn... D'abord, qu'est-ce ça veut dire, auburn ? Encore un truc pour soutirer de l'argent aux gens. Je comprends pourquoi tu m'as demandé 1.000 francs sur tes économies, l'autre jour !

MARIE. — Je vous jure, madame Adèle...

MÈRE MACHIN, *lui coupant la parole.* — Bon, bon, c'est ton affaire. Après tout, tu as l'âge de faire des bêtises. Mais je voudrais bien savoir ce que tu manigances...

MARIE. — Rien du tout, madame Adèle. C'est vous qui m'avez dit de me remuer un peu...

MÈRE MACHIN. — Si tu te figures que les maréchaux de logis des spahis vont te tomber entre les bras parce que tu te fiches des flacons de teinture auburn sur la tête... D'abord, il ne faut jamais m'écouter quand je parle : je dis une chose, puis le contraire, ça ne me gêne pas ! Ensuite, ma petite fille, je ne sais pas ce que tu es en train de fabriquer...

MARIE. — Je vous assure que vous vous faites des idées.

MÈRE MACHIN. — Vois-tu, il y a des gens qui ne sont pas des mauvais garçons, mais ils ne pensent qu'à la rigolade. C'est des oiseaux de passage, des fils de famille : quand ils auront fini leur temps, ils rentreront chez eux et ils épouseront une héritière. C'est leur condé, comme disent les Joyeux.

MARIE. — Oh ! je sais bien, madame Adèle.

MÈRE MACHIN. — Sois raisonnable, mon petit. Appuie-toi sur moi. Je suis une vieille femme, mais

je suis solide. Tu es ici chez toi, tu n'es pas ma servante, tu le sais bien et je ne veux pas qu'il t'arrive malheur. En ce moment, tu mijotes quelque chose qui ne me paraît pas très clair... Tu devrais tout me dire.

MARIE. — Je vous assure que vous vous trompez, madame Adèle... C'est mon humeur qui est comme ça. Je ne sais pas ce que j'ai...

MÈRE MACHIN, *brusquement.* — Bon. A ton aise. Je redescends.

Elle sort. Marie recommence à chantonner « Valencia ».

12. INTERMEDE SONORE.

Enchaînant sur le chant de Marie et finissant par le couvrir, la nouba des spahis. Pas de chevaux en marche, coups de sifflets, etc. Puis la musique de la nouba s'efface doucement.

13. AU BAR DE M. EMILE.

Deux semaines plus tard. Le disque de « Valencia » (non éraillé, cette fois-ci) tourne, accompagné comme d'habitude par les aboiements du fox, au milieu d'une ambiance joyeuse. Bruit de verres sur le comptoir.

CARLIER, *gaîment.* — Au moins, votre disque à vous, il ne grince pas, monsieur Emile. Si seulement votre cabot voulait bien renoncer à lui faire un accompagnement...

Rires.

EMILE, *pendant que le disque finit.* — Vous aimez bien cette chanson ?

CARLIER. — C'est Paris, monsieur Emile, c'est Paris et c'est le Casino, c'est Mistinguett, c'est les boulevards...

GRIGNY. — Moi, je trouve que ça serait plutôt l'Espagne...

Rires.

EMILE. — Alors, est-elle blonde ou brune ?...

CARLIER. — Avouez que c'est parfait : aussitôt rentré des manœuvres, je trouve le paquet...

GRIGNY. — Des cigarettes anglaises, du chocolat, du tabac fin, un stylo... Et même un chèche en soie !

MARÉCHAL DES LOGIS. — Moi, ce qui me paraît le plus concluant, c'est le mandat...

GRIGNY. — Dans une petite lettre qui sent bon... Tu devrais nous la lire, dis, cette lettre !

CARLIER. — Messieurs ! Messieurs ! Il y a des bornes qu'un gentleman discret ne franchit pas... Contentons-nous de lever nos verres à la santé de ma marraine !

Rires, bruit de verres.

GRIGNY. — On a la soirée pour ça. Cette fois-ci, j'ai les permissions de minuit...

CARLIER. — Quand je te disais qu'il faut toujours amorcer avant de jeter son vif, j'avais raison !

GRIGNY. — Oh ! ce n'est pas toi qui as trouvé tout seul l'idée de la marraine. On était plusieurs. C'est la Mère Machin qui en a parlé la première...

CARLIER. — Justement. Je n'oublie pas la Mère Machin. Les festivités vont se poursuivre chez elle, où un gueuleton est prévu... Mes amis, videz vos verres, un bon gigot nous attend !

14. AU BISTRO DE LA MERE MACHIN.

Un peu plus tard. Bruits d'assiettes et de couverts, le brouhaha de l'heure du dîner.

MÈRE MACHIN. — Alors, ça va, les enfants ? Le gigot est bon ?

GRIGNY. — Tout est parfait, madame Machin. Sauf vos couteaux, comme d'habitude...

MÈRE MACHIN. — Marie, apporte donc des couteaux qui coupent !

CARLIER, *appelant.* — Amène ton verre, Grutli, et trinque avec nous. C'est du vouvray !

GRUTLI, *parlant du comptoir.* — Non, merci. Je suis en train de prendre une anisette. Ça ne s'accorde pas avec le vin.

CARLIER. — A ton aise. Le cœur y était.

GRUTLI. — A part ça, je n'aime pas boire à la santé des marraines. Ça porte malheur à l'un ou à l'autre. Des histoires de marraines, je pourrais vous en raconter de quoi remplir toutes les pages de l'*Echo de Casablanca*... Ça a toujours une fin.

CARLIER. — Une fin ? Ça dépend de la fin...

GRIGNY. — Allons, Grutli, t'as le cafard aujourd'hui, passe la main, tu n'es pas gai. T'es fauché ?

GRUTLI. — Non. Je ne suis pas fauché. Je viens de toucher un rappel de solde. J'ai du flouss plein la poche. Ce que je vous dis, je le dis comme ça, pour parler. J'ai l'impression que vous êtes des gosses et que vous jouez avec un fusil mitrailleur chargé. Un fusil mitrailleur dont la gâchette est un peu trop sensible...

MARIE. — Toutes les marraines ne sont pas comme vous le dites, monsieur Grutli.

MÈRE MACHIN. — Qu'est-ce qui te prend, Marie ? Enlève plutôt les assiettes... Grutli a raison, mes enfants. Tout ça, c'est des histoires de gosses. Avec vos combinaisons de paquets, de cadeaux, de boniments d'amour à la gomme, vous pouvez vous enfoncer dans la mouscaille jusqu'au menton. Après quoi, vous pouvez toujours appeler votre mère...

GRIGNY. — Eh ! vous en avez de bonnes, madame Machin ! C'est vous-même qui avez conseillé à Carlier de passer une annonce dans les journaux... Ça alors, ça me dépasse !

MÈRE MACHIN. — Est-ce que je sais, moi... Je dis une chose, puis l'autre, ça ne me gêne pas. Enfin, faites donc ce que vous voulez... Tiens, Marie : viens prendre l'ananas. *(Elle retourne avec Marie chercher les assiettes près du comptoir auquel est accoudé Grutli.)* Attention à ne pas verser le jus !

MARIE. — Vous avez tort, madame Machin, de leur faire de la morale... Du moment qu'ils sont heureux, il n'y a pas de mal.

GRUTLI. — Voilà qu'on se fait eng... à présent, madame Machin...

Un petit temps pendant lequel Marie s'éloigne.

MÈRE MACHIN. — Je n'en reviens pas ! Si c'est Marie qui prend leur défense...

GRUTLI. — Et alors ?

MÈRE MACHIN. — J'ai dû me tromper. Je croyais qu'elle en pinçait pour Carlier. Je me disais que

cette histoire de marraine allait lui en fiche un coup... Au lieu de cela, elle rigole.

GRUTLI. — Ça prouve qu'elle est moins bête que vous ne le pensiez !

CARLIER, *criant joyeusement, de sa table.* — L'addition, madame Machin, et en vitesse ! On nous attend au « Moulin Rose »...

15. AU MOULIN ROSE.

Enchaînement direct sur un orchestre musette jouant une chanson de 1925. Nous sommes au « Moulin-Rose », sorte de boui-boui fréquenté par les légionnaires et les spahis : ambiance joyeuse, rires, bruits de verres, etc. L'orchestre musette, qui joue une chanson de 1925, est bientôt couvert par les voix des légionnaires, qui scandent le refrain de la Légion en tapant sur leurs tables.

LES LÉGIONNAIRES

Tin, y aura du boudin *(trois fois)*
Pour les Alsaciens, les Suisses et les Lorrains...

L'orchestre achève sa chanson. Trois coups.

LE RÉGISSEUR, *il apparaît sur la scène et annonce.* — Silence ! Pour ses débuts au Moulin-Rose, Mlle Nini Trompette va vous chanter *A Bel-Abbès*...

LES LÉGIONNAIRES. — Vive la Légion !... Y aura du boudin..., etc.

LE RÉGISSEUR, *répétant les trois coups.* — Silence ! Silence !

Arpèges de l'accordéoniste qui accompagnera la chanteuse.

NINI TROMPETTE, *apparaissant sur la scène.* — A Bel-Abbès !

Quelques faibles applaudissements, des rires et des cris.

NINI TROMPETTE, *elle chante au milieu du bruit.*

C'est à Bel-Abbès
Qu' j'ai perdu ma graisse
Et quelques faiblesses
Dans mon raison'ment.
Au coin d' la rue Verte,
Chez la môme Arlette,
J'ai payé mes dettes
Avec le prêt franc...

LES LÉGIONNAIRES, *cris et rires.* — Que tu dis !... Que tu dis !...

NINI TROMPETTE, *chantant.*

C'est un' goss' gironde
Plus rouquin' que blonde
Qui connaît son monde
Et ceux d' la Légion.
Quand j' conduis mon brêle
L'arme à la bretelle
C'est ell' qui m'appelle
Par mon petit nom...

LES LÉGIONNAIRES, *même jeu.* — Fernand !... Georges !... Fritz !...

NINI TROMPETTE, *elle éprouve de plus en plus de difficulté à se faire entendre.*

Je lui réponds : « Môme,
Sois plus économe
J'en connais mieux comme
Jolis faridons.
Des airs de Jouvence,
Des chouett's romances,
J'en ai plein la panse
De mes deux bidons...

LES LÉGIONNAIRES. — Tu repasseras pour le bidon de deux litres !...

Rires.

NINI TROMPETTE, *sa voix est presque couverte par les cris.*

De tout's les frangines
T'es la moins coquine
Et dans la débine
Tu connais l' condé.
Quand le bled immense
Vous met dans la danse
C'est à toi qu' je pense
Devant les palmiers.

Faisant face aux braillards, avec truculence :

... Moi, je suis ici pour vendre ma salade et gagner ma vie. Alors, passez la main ! Et bouclez-la un peu !...

Stupeur : quelques « hou ! hou ! », mêlés à des applaudissements, qui finissent par devenir frénétiques. Puis la salle se tait quand la chanteuse chante les deux derniers couplets.

GRIGNY. — Dis donc, elle s'est pas mal défendue, la môme... Elle est plutôt bien balancée...

CARLIER. — Je ne dis pas non.

GRIGNY. — Elle doit habiter au Maroc Hôtel... Si on l'attendait à la sortie ?

CARLIER. — Si tu veux.

GRIGNY. — Moi, je la prendrais bien comme marraine... Là, on connaît la marchandise, on sait ce qu'elle vaut... Dis donc, j'y pense : tu vois que la tienne, de marraine, tu vois qu'elle soit une toquarde, une jeunesse de soixante-dix-huit ans...

CARLIER. — Ne parle pas de malheur. *(Un petit temps.)* Patience. Laisse le mouton faire ses petits besoins. Je m'en vais lui écrire pour lui demander sa photo afin de l'épingler au-dessus de mon lit, à côté de celles de Mistinguett et des Dolly Sisters...

GRIGNY. — Enfin, qu'est-ce que tu risques. Elle est loin... *(Applaudissements. L'orchestre attaque « Valencia ».)* T' as toutes les veines. Voilà ta chanson...

16. CHEZ LA SŒUR DE MARIE, A PARIS.

« Valencia », chanté en sourdine en même temps que la voix d'un speaker, dans le haut-parleur d'un poste de radio des années 1925.

LE SPEAKER. — ... tout Paris chante encore « Valencia », et la revue continue à faire les

beaux soirs du Casino de Paris. Mais on parle beaucoup d'une nouvelle sensation, une jeune chanteuse noire, Joséphine Baker...

LA SŒUR DE MARIE, *au premier plan.* — Ferme donc cette radio ! Cette rengaine est stupide, je ne peux plus l'entendre !... *(Son mari tourne le bouton de la radio : le poste se tait.)* Je ne comprends absolument rien à cette lettre de ma sœur... Marie m'envoie une photo qui représente je ne sais quelle femme, en me demandant de la faire parvenir à son maréchal de logis dans le prochain paquet...

LE MARI. — Qu'est-ce que c'est que cette photo ?

LA SŒUR. — Tiens, regarde. Il y a même une dédicace, écrite de la main de Marie, mais signée Odette... Veux-tu me dire à quoi rime cette photographie dans un colis de cigarettes et de chocolat ?

LE MARI. — C'est une belle fille... mais je ne la connais pas. *(Un petit temps.)* Est-ce que tu trouves que nous faisons bien de continuer à nous occuper de cette histoire ?... J'ai l'impression que ta sœur est sur le point de glisser sur une pente dangereuse. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi elle expédie des cadeaux, sous un nom d'emprunt, à un garçon qui habite la ville qu'elle habite elle-même.

LA SŒUR. — A la rigueur, ça, je peux le comprendre. Marie est romanesque et timide. Elle s'est éprise de ce garçon. Et elle n'ose pas lui révéler les sentiments qu'il lui inspire...

LE MARI. — Très bien. Mais que vient faire cette photographie, qui n'est pas la sienne ?

LA SŒUR. — Ma sœur a toujours vécu dans le rêve. Quand elle était petite, elle jouait à s'identifier avec des personnages extravagants, que sais-je, Jeanne d'Arc ou la Dame aux camélias... Tout ce qui lui passait par la tête...

LE MARI. — Oui. Mais c'est dangereux. Si tu veux mon avis nous devrions mettre un terme à cette situation.

Un petit temps.

LA SŒUR. — Tu as sans doute raison. Oui. Je pense comme toi... Je vais lui envoyer ce dernier paquet, puisqu'elle me le demande, avec la photographie. Mais après... fini. *(Il tourne le bouton de la radio.)* Tiens, sept heures, voyons les informations.

Crachotements et gargouillements du poste.

17. AU BAR DE M. EMILE.

Les mêmes bruits de T. S. F., qui provoquent les aboiements du fox d'Emile : celui-ci essaie en vain de faire marcher un poste à galène.

EMILE. — Couché, kiki ! Couché !... *(Ronchonnant.)* Moi, je n'y comprends rien à cette mécanique... Pourtant, hier soir, ça marchait !

GRUTLI. — A votre place, je laisserais cet instrument tranquille, monsieur Emile... Est-ce que vous serez plus avancé quand vous entendrez les stupidités qu'ils dégoisent à Paris dans leurs tuyaux ?

EMILE. — C'est que le phono est cassé, Grutli... Pas moyen d'avoir un peu de musique !

GRUTLI. — Vous trouvez que la vie n'est pas assez joyeuse comme ça ?

Carlier entre. Il chantonne la parodie d'une sonnerie militaire.

CARLIER

Ast-tu connu la demoiselle de Nancy
Qui envoie des paqueçons
A toute la cavalerie...

GRUTLI, *grommelant, sur le chant de Carlier.* — La voilà, votre musique, monsieur Emile !...

CARLIER, *gaîment.* — Salut à tous ! Repos. Pour moi, ce sera un vin blanc. Et toi, Grigny ?

GRIGNY. — La même chose.

CARLIER. — Qu'est-ce que tu fais par ici, Grutli ?

GRUTLI. — La même chose que toi : je prends un vin blanc.

CARLIER. — Encore un vin blanc pour le légionnaire Grutli, monsieur Emile.

GRIGNY. — On va vous montrer quelque chose qui va vous épater... *(A Carlier :)* Fais voir ta Mary Pickford...

CARLIER, *un peu fat.* — Oh ! ça n'intéresse que moi...

GRIGNY. — Mais non, mais non, c'est simplement du point de vue documentaire... Vous allez voir, monsieur Emile, ce que c'est qu'une marraine ! Fais voir la photo que tu viens de recevoir, Carlier.

CARLIER. — Tenez... C'est une belle fille tout de même.

EMILE, *après un petit temps.* — Oui... C'est une belle poule. Le genre cinéma.

CARLIER. — Hé !... C'est pas si mal !

GRIGNY. — En tout cas, on s'en fout. Etant donné la situation dans le Riff, les deux tourtereaux ne sont pas près de se rejoindre !

CARLIER. — Et c'est bien comme ça que je l'entends... Je ne dis pas que je ne me laisserais pas faire si elle était là. Mais je ne suis pas fou. Tout ça, c'est de la fumée.

GRUTLI. — Fais voir cette photo.

CARLIER. — Tiens.

GRUTLI, *après un temps.* — Je ne la connais pas... *(On rit.)* Mais j'ai l'impression que ce n'est pas une inconnue.

GRIGNY. — Qu'est-ce que je te disais ?... T'as fait une touche avec une vedette internationale... Ça peut te mener loin.

CARLIER. — Ah ! ça va, ça va !... Vedette internationale ou pas vedette internationale, c'est à sa santé que vous buvez le coup. Et grâce à qui ? Grâce au petit Carlier...

GRUTLI, *brusquement.* — Je vous paie mes trois verres, monsieur Emile... *(Il jette de l'argent sur le comptoir.)* A la prochaine, les enfants !

Il sort.

CARLIER. — Qu'est-ce qui lui prend ? Il nous plaque comme ça...

EMILE. — Oh ! vous savez, le père Grutli...

GRIGNY. — A mon avis, il est jaloux... Ça suffit pour le faire changer de crémerie.

Rires.

18. CHEZ LA MERE MACHIN.

Le bruit du rideau de porte qu'on agite : Grutli, en entrant, l'a fait tomber, et Marie s'efforce de réparer les dégâts.

MÈRE MACHIN. — Si tu crois que c'est facile, à présent, de le remettre en place... Attention !

Marie : tu l'accroches au clou, à droite... Ces rideaux de porte, c'est délicat ; si on tire dessus, tout dégringole.

GRUTLI, *un peu penaud.* — Madame Machin Chouette, je vous présente encore une fois mes excuses. Mais, je vous l'assure, j'y ai à peine touché...

MÈRE MACHIN. — Ça va ! Mais tu ferais mieux de ne pas te biler pour les histoires de marraines de ces jeunes gens... Après tout, pense à leur existence dans une ville comme Fez : ce n'est pas toujours très drôle. A leur âge, on est sentimental... *(A Marie :)* Voilà, Marie : comme ça, ça tiendra.

GRUTLI. — Ah ! vous m'en bouchez un coin avec votre sentimental. Si vous trouvez que ces gars-là sont des sentimentaux genre romantique, permettez-moi de vous dire que vous n'avez jamais lu Musset.

MÈRE MACHIN. — Oh ! Musset... Musset était comme les autres ! Et il a suffisamment fait le Jacques quand il était jeune... Tu peux ranger l'échelle, Marie !... Ce que je veux dire, c'est que ces marraines leur rendent la vie plus facile, et c'est une bonne action.

GRUTLI. — Remettez-moi un vin blanc... Merci... Après tout, vous avez peut-être raison. Et d'ailleurs, ça ne me regarde pas... Ce que je sais, c'est que je n'ai jamais connu de ma vie une jeune fille capable d'accomplir cette bonne action tout au moins envers moi...

MÈRE MACHIN. — Toi, Grutli, tu es un vieux soldat... Et moi, je suis une vieille femme. C'est pourquoi nous nous entendons bien.

GRUTLI. — Si vous avez envie de devenir ma marraine, ne vous gênez pas.

MÈRE MACHIN. — Andouille !

GRUTLI. — Qu'est-ce que je vous disais : ça ne m'a jamais réussi...

MÈRE MACHIN, *brusquement.* — Dis donc, mon petit... Ça ne va pas, aujourd'hui ? Le bourdon travaille dur, hein ?... Toi, Marie, au lieu de rester plantée là à nous regarder, va préparer le linge pour le blanchisseur. *(Pas de Marie qui sort.)* Comme ça on sera plus tranquilles. *(Elle verse un nouveau verre.)* Tiens, bois.

GRUTLI. — Vous êtes bien bonne...

MÈRE MACHIN. — Toi, il y a trop longtemps que tu n'es pas parti en colonne. Ça te manque... Vous êtes rigolos, vous autres légionnaires. On n'arrête pas de se demander ce que vous pouvez avoir dans le crâne. On dirait que votre avenir, c'est le passé.

GRUTLI. — C'est un peu ça. Nous avons pour la plupart un passé, qu'il soit médiocre ou non... un passé, comment dirais-je, un passé autoritaire. Ça ne veut pas dire que tous les légionnaires ont été comme moi des princes du sang... Ou qu'ils ont tous une faute pesante à se reprocher. Non, madame Machin. Notre passé, voyez-vous, c'est l'aventure. Et l'aventure n'existe réellement que pour autant qu'on puisse s'en souvenir.

MÈRE MACHIN, *doucement.* — C'est parce que Carlier t'a montré la photo de sa poule que tu te mets dans cet état ?

GRUTLI, *à voix basse.* — Cette photo me bouleverse, madame Machin. Bien sûr, j'ai eu des congaïes, des moussos, des vahinés et de petites Japonaises qui vous servaient le thé dans des tasses à faire boire les oiseaux... Mais je n'ai jamais eu en ma possession l'image d'une fille comme celle que Carlier garde dans son portefeuille... *(Un petit temps.)* Et, à tout prendre, je ne le regrette pas. Le plus beau de mon aventure, c'est encore la petite congaïe qui m'attendait au bord du fleuve en agitant son grand *salako*... Elle s'appelait... Ah ! bon D... de bon D... de bon D..., j'ai oublié son nom... Voilà : elle s'appelait Sou-Pi-Gaw-Lat, comme la reine de Thibaw. Donnez-moi un autre vin blanc, madame Adèle... Non, je fais erreur : Sou-Pi-Gaw-Lat, c'était une Birmane...

Il récite, comme pour lui-même.

A Moulmein, sur la côte, près de la pagode en bois
Il y a une Birmane assise et je sais qu'elle pense [à moi,
Car le vent souffle dans les palmiers : soldat [anglais,
Ecoute les cloches du temple t'appeler vers [Mandalay...

MÈRE MACHIN, *doucement.* — Parle, Grutli : ça te fait du bien, mon vieux.

GRUTLI. — Tu peux comprendre ça, hein, Adèle ?... *(Répétant :)* Vers Mandalay, vers Mandalay... Et la suite ?

Il recommence à réciter :

Son jupon était jaune et vert son petit chapeau.
Son nom, Sou-Pi-Gaw-Lat, comme la reine de [Thibaw...
Quand je la vis en premier fumant un cigare blanc
Elle donnait des baisers à l'idole nommée Grand [Boudich...
Elle oublia l'idole dès que je l'eus dans mes bras
Sur la route de Mandalay...

Un petit temps.

Et voilà, ma vieille. Tu veux sans doute savoir comment ça finit... Eh bien, je vais te dire la fin de l'histoire...

Récitant :

Mais tout ça a passé, tout ça est loin depuis [longtemps,
Et il n'y a pas de bus qui aille de la banque à [Mandalay...
Si vous aviez entendu l'appel de l'Orient, vous ne [penseriez jamais à autre chose...

Marie qui est revenue dans la salle, s'approche du comptoir.

MARIE. — C'est de vous cette chanson, monsieur Grutli ?

GRUTLI. — Non, ma petite Marie. C'est de Rudyard Kipling... Un homme de ma jeunesse... *(Un petit temps.)* Si je suis ici, vois-tu, Marie, c'est parce que toutes les pistes du Sud mènent à Mandalay... Mon amoureuse ne s'appelait pas Sou-Pi-Gaw-Lat... Elle s'appelait Ti-Nam, le nom me revient. Elle était native de Tuyen-Quang, elle ne m'envoyait jamais de paquets, et elle était servante chez le médecin-chef de l'hôpital... Amen !

MARIE, *doucement.* — Servante... Comme moi !

GRUTLI. — Oui, Marie... Alors vous pensez, madame Machin Truc, si j'ai des idées personnelles sur les marraines et les godelureaux qui se f... d'elles...

MARIE. — Vous êtes injuste, monsieur Grutli ! Ils ne se moquent pas d'elles... Ils sont mieux que vous ne pensez !

GRUTLI. — Ah ! bon, bon !... Si tout le monde se ligue contre moi...

MÈRE MACHIN. — Tu es d'une élégance, ma petite fille... Où t'en vas-tu de ce pas ?

MARIE. — Je me suis dit qu'il valait mieux que j'aille faire tout de suite mes courses aux souks...

MÈRE MACHIN. — Ne te presse pas, tu as tout ton temps. On n'aura personne à dîner...

MARIE. — Au revoir, madame Adèle. Au revoir, monsieur Grutli.

Elle sort.

MÈRE MACHIN. — Cette petite, je ne sais pas ce qui lui arrive, elle embellit... Les cheveux roux, ça l'avantage. Je me demande si elle n'a pas un petit coquin quelque part... On dirait qu'elle reprend goût à la vie.

GRUTLI. — Ouais... Ouais... Remettez-moi ça, madame Machin !

19. ENTREE ET INTERIEUR DU BAR DE M. EMILE.

Ambiance sonore de la rue : cris des marchands, un chant accompagné d'un instrument, les « balek !... balek !... » des âniers, etc. Devant l'entrée du bar de M. Emile, Carlier et Grigny regardent la foule.

GRIGNY. — Dis donc, dis donc, Carlier... Regarde : c'est bien Marie, la petite Marie-Tout-Moche...

CARLIER. — Qu'est-ce qu'elle fout dans le quartier ?

GRIGNY. — Vise-moi ce chemisier... Ça ne lui va pas mal du tout. Cette fille s'améliore, tu ne trouves pas ?

CARLIER. — Elle a raison de se coiffer comme ça.

GRIGNY, *hélant Marie.* — Hé ! Mam'zelle Marie ! Mam'zelle Marie ! *(Marie s'approche d'eux. Gouailleur :)* Où c'est-y qu'vous allez comme ça, ma fille ? Vous allez vous perdre, dame oui !

MARIE, *riant, un peu confuse.* — Ah ! vous m'avez fait peur, monsieur de Grigny... Bonjour, monsieur Carlier. J'allais faire mes courses, je passais par hasard...

GRIGNY, *rigoleur.* — C'est ça, par hasard... Tu n'aurais pas un amoureux dans les spahis... par hasard ?

CARLIER. — Tu vas la faire rougir !... Allons, Marie, viens, on t'offre l'apéritif chez Emile.

MARIE. — C'est que je suis pressée...

GRIGNY. — Mais non, viens... Tu prendras un godet, puis tu fileras.

Ils entrent dans le bar : aboiements du chien.

EMILE. — Messieurs dames... Couché, Kiki ! Couché !

CARLIER. — Deux anisettes pour nous, monsieur Emile, et quelque chose de léger pour la petite dame.

MARIE. — Oh ! très peu, très peu pour moi...

GRIGNY. — Ça ne te fera pas de mal... C'est un apéritif de demoiselles.

CARLIER. — Tu as bien fait de changer ta coiffure, Marie... Ma parole, si je n'avais pas peur de peiner ma marraine, je te ferais la cour...

MARIE, *enjouée.* — Alors... je ne suis plus la Marie-Tout-Moche ?

GRIGNY. — Que tu es bête ! On dit ça pour rigoler. Tu n'es pas plus mal qu'une autre...

MARIE. — Mais je ne suis pas mieux...

CARLIER. — Ah ! tu es trop gourmande... Allons, à la santé de tes amours !...

MARIE. — Je plaisantais, moi aussi... Vous avez des nouvelles de votre marraine ?

CARLIER. — Ma marraine... Ça, c'est une jolie fille ! Quand j'ai jeté ma ligne pour la première fois, je n'espérais pas ramener une aussi belle truite. Juste le type de femme que j'aime... Grande, distinguée, l'air un peu vache.

GRIGNY. — Ça promet de la distraction.

CARLIER. — Ce qui m'empoisonne, vois-tu, Grigny, maintenant que j'ai vu son portrait, c'est que je ne suis pas près de la tenir sur mes genoux. Elle est quand même un peu loin...

GRIGNY. — Tu as le béguin ?...

CARLIER. — *Forse che si, forse che nò...* Mais peut-être bien que oui ! J'ai bien envie de lui envoyer une photo de moi... Que dirais-tu de celle où je suis en tunique rouge avec mon képi numéro un...

GRIGNY. — Tu as tort. Moi, j'aimerais mieux la photo avec le tarbouch, du temps où tu étais brigadier. Ça fait plus riche. Ou, tout au moins, ça fait oriental. Ça frappe l'imagination des filles... Tiens, Marie, tu as vu ces photographies : laquelle préférerais-tu ?

MARIE. — Moi, celle qui me plairait...

CARLIER, *lui coupant la parole.* — Marie n'est pas une référence... Les filles d'ici, ça ne peut pas juger ! Et puis, veux-tu que je te dise, les filles d'ici, sans exception, j'en ai marre.

Marie renverse son verre.

MARIE, *émue.* — Oh ! j'ai renversé mon verre... Ça ne fait rien, il faut que je me sauve ! M^me^ Adèle m'attend...

Elle part en courant. Un petit temps.

GRIGNY. — Qu'est-ce qui lui prend !... Elle est complètement cinglée...

CARLIER. — Complètement ! Laisse-la aller... elle a un caractère de cochon.

GRIGNY. — Tiens, elle a oublié son sac... *(Allant vers la porte :)* Marie !... Marie !... *(Revenant :)* Elle est déjà loin, je ne vais pas courir après... Je crois que tu l'as vexée.

CARLIER. — Regarde-moi ce sac... Qu'est-ce qu'elle peut mettre là-dedans ?

GRIGNY. — On dirait un édredon.

CARLIER, *déclic du sac qu'il ouvre.* — Evidemment... Elle le bourre de paperasses. Tu parles d'une collection de lettres... Tiens... *(Il regarde les papiers, puis après un moment, d'une voix changée :)* Voilà une écriture que je connais.

GRIGNY. — Eh ! petit, tu ne vas pas lire ses lettres !

CARLIER, *froidement.* — Pas la peine. Une simple vérification. Je n'ai pas besoin de lire ces lettres... je les connais par cœur. *(Il referme le sac d'un bruit sec.)* Tiens, tu pourras lui rendre son sac et régler les consommations... Moi, je te rejoindrai au quartier dans une demi-heure.

Il sort. Aboiements du fox qui se réveille.

ÉMILE. — Couché, Kiki ! Couché !

GRIGNY. — Comment trouvez-vous ça, monsieur Émile ?... Mon ami Carlier est aussi fou à lier que la petite...

ÉMILE. — C'est bien mon avis. Maintenant, si vous voulez des précisions, je crois que M. Carlier est amoureux...

GRIGNY. — Amoureux ?

ÉMILE. — Mais oui. Ces petites crises, ça se produit quand les gens ont l'amour en tête... Voilà pourquoi, moi, je suis célibataire...

GRIGNY. — Pour mon propre compte, monsieur Émile...

Aboiements du fox. Marie rentre, essoufflée et anxieuse.

MARIE, *coupant la parole à Grigny, émue.* — Monsieur de Grigny... mon sac !

GRIGNY. — Le voilà ton sac ! Je t'ai appelée, tu avais filé comme un zèbre...

MARIE. — Ah ! j'ai eu peur... *(Un petit temps, puis, avec timidité :)* Vous l'avez ouvert ?

GRIGNY. — Fallait bien. On voulait être sûrs que c'était à toi.

MARIE, *de nouveau émue.* — Et André... *(Se reprenant :)* Et M. Carlier... Il a vu mes lettres ?

Un petit temps.

GRIGNY, *doucement.* — Non. C'est moi qui ai ouvert le sac. Carlier se disposait à partir.

MARIE, *quelque peu égarée.* — Excusez-moi, monsieur de Grigny... J'étais affolée... Bien sûr, je sais que vous n'avez rien touché... Ah ! je voudrais...

GRIGNY, *même jeu.* — Allons, file, ma petite fille. Va te reposer. Ça te fera du bien.

Un long silence. Marie sort.

ÉMILE, *goguenard.* — Oui, va te reposer... Et fais de beaux rêves !

GRIGNY. — Ça, monsieur Émile, je ne vous le garantis pas...

20. INTERMEDE SONORE.

La nouba des spahis avec pas de chevaux en marche, coups de sifflet, etc. Après quoi, la musique s'efface doucement.

21. CHEZ LA MERE MACHIN.

Quelques jours plus tard. Le disque (éraillé) de « Valencia » tourne, sur le phono de la Mère Machin. On l'arrête brusquement, au bruit du rideau de porte.

MOHAMED. — Eh ! bonjour, marmezelle Marie, ti es toute seule et ti fais marcher la pitite musique pour ti distraire... Figure-toi que l'escadron est encore parti en manœuvres pendant trois jours et que ji n'ai pas pu aller prendre l'henné pour toi chez Kédidja...

MARIE. — Ça ne fait rien, Mohamed.

MOHAMED. — Mais si, mais si, ti m'as donné l'argent, Mohamed est honnête... Tiens, voilà li paquet ; ça, c'est pas di la saloperie, c'est li vrai henné dis fatmas... Comme ti va être belle, marmezelle Marie !

MARIE. — Il ne fallait pas te déranger.

MOHAMED. — J'ai couru chez Kédidja dès qui j'ai pu. Mais à présent faut qui ji parte, faut rentrer fissa à la casbah... Ti sais, le maréchal des logis Carlier, il était terrible pendant les manœuvres, il était en fureur, kif kif un lion. Y g..., y g..., y tapait du pied, c'était un djinn, y s'est même battu avec mon autre patron, li maréchal di logis de Grigny...

MARIE. — Pourquoi ?

MOHAMED. — Comment veux-tu que le pauvre Mohamed li sache ? *(Mystérieusement :)* C'est peut-être la fatma de Paris qui li fait souffrir... Mais à présent ça va mieux. Depuis qu'il est rentré il a écrit une lettre, une lettre aux pommes, qu'il a dit... C'est vraiment un grand écrivain, kif kif Victor Hugo !

MARIE. — Ah !

MOHAMED. — Je m'en vais. Je rentre tout di suite au quartier, ji veux pas mi faire eng... Au revoir, marmezelle Marie.

Il sort dans le bruit du rideau de porte. Un moment de silence, puis Marie fait tourner à nouveau le disque.

MÈRE MACHIN, *de l'arrière-salle.* — Marie !... Marie !... *(Elle entre dans la salle.)* Tu ne peux pas répondre ?

MARIE. — Ah ! madame Adèle... Vous m'avez fait peur.

MÈRE MACHIN. — Tu es bien nerveuse... Arrête ce disque : il me casse les oreilles. *(Marie arrête le disque.)* Avec qui parlais-tu ?

MARIE. — C'était Mohamed.

MÈRE MACHIN. — Ah ! l'escadron est rentré... J'espère qu'à présent tu vas être de meilleure humeur.

MARIE. — Madame Adèle...

MÈRE MACHIN. — Ça avait l'air d'aller mieux... Et voilà que depuis quelques jours tu recommences à soupirer et à remplir toutes les citernes de tes larmes ! Je te préviens que si ça continue comme ça, je te réexpédie chez ta sœur à Paris... Tu crois que je ne comprends pas le coup du disque, toujours le même disque ?... *(Elle fait tourner à nouveau le disque : on l'entendra en sourdine jusqu'à la fin de la scène. Plus doucement :)* Allons ne fais pas cette tête-là. Qu'est-ce qui se passe ma petite fille ? Tu ne peux pas me confier ce que tu as sur le cœur ?

Le bruit du rideau de porte. Le pas du facteur.

LE FACTEUR. — Madame ! Mademoiselle !... Voici le courrier. Une lettre pour vous, mademoiselle Marie...

MÈRE MACHIN. — Merci, mon vieux.

LE FACTEUR. — Pour une fois, ça ne vient pas de Paris... Ça vient de Fez. Je vous salue, mesdames !

Il sort dans le bruit du rideau de porte. Un petit temps.

MÈRE MACHIN. — Alors ?... Tu n'ouvres pas ta lettre ?... Elle va peut-être te changer les idées... *(Marie décachette la lettre. Un temps.)* Qu'est-ce que tu as, ma petite ? Ça ne va pas ?

MARIE, *faiblement.* — Si.

MÈRE MACHIN. — De mauvaises nouvelles ?

MARIE. — Non.

MÈRE MACHIN. — Mais enfin, quoi ! Bon D..., parle !... Tu vas te trouver mal ?...

MARIE. — Non. Ce n'est rien. C'est une lettre...

Et elle tombe, évanouie.

MÈRE MACHIN. — Bon sang de bon sang, la voilà qui tombe dans les pommes !...

Le disque est à fin de course : bruit de l'aiguille qui tourne en le rayant.

22. AU BAR DE M. EMILE.

Les aboiements du fox et le bruit des dés sur le comptoir.

EMILE. — Veux-tu la boucler, Kiki, espèce de gueularde ! Couchée ! Couchée !...

CARLIER. — Couleur, une seule fois. A toi, Grigny !

GRIGNY. — C'est pour toi. A moi de jouer.

Il lance les dés.

MARÉCHAL DE LOGIS. — Tu vas toujours chez la Mère Machin, Grutli ?...

GRUTLI. — Oui.

MARÉCHAL DES LOGIS. — Qu'est-ce qu'il y a de neuf, dans le coin ?...

GRUTLI. — Rien.

MARÉCHAL DES LOGIS. — Nous, on n'y va plus. C'est Carlier qui a décidé que c'était une boîte idiote et qu'il ne fallait plus y remettre les pieds...

EMILE. — Et la petite Marie, elle est retrouvée ?

GRUTLI. — On peut toujours chercher...

EMILE. — Elle est bizarre, cette fille. Il y a une semaine, elle était là, elle trinquait avec ces messieurs... Moi, j'ai bien vu qu'elle filait un mauvais coton. Il paraît que la police a fait des recherches partout...

GRIGNY. — Full, en deux fois... Elle a dû retourner en France.

GRUTLI. — Non.

Un petit temps.

GRIGNY. — Qu'est-ce que tu en sais, Grutli ? Elle avait une sœur à Paris.

Un petit temps.

GRUTLI. — Elle s'est fichue à l'eau, allez !...

Le bruit des dés s'arrête.

CARLIER, *durement.* — Qu'est-ce que tu en sais ?

GRUTLI, *lentement.* — Je n'en sais rien... Non, après tout, je n'en sais rien. Et même si je le savais, je ne le dirais pas. Parce que c'est trop long à expliquer. Et parce que j'ai perdu le goût des explications depuis pas mal d'années déjà...

Un petit temps.

CARLIER. — Allons, Grigny, on s'en va. Viens.

Ils sortent.

23. INTERIEUR DU FORTIN.

On retrouve l'ambiance sonore du premier tableau : échos de la tempête de sable, bidons qui dégringolent, voix qui crient, etc.

GRIGNY. — Comprends-tu ?... Personne n'a jamais su ce que Carlier avait bien pu mettre dans sa lettre à la petite Marie-Tout-Moche... On peut l'imaginer, car il était au comble de la fureur, depuis qu'il avait découvert que sa marraine, c'était elle... Toujours est-il qu'il n'en a pas fallu plus pour que la pauvre môme perde le peu de goût qu'elle avait de vivre...

La porte s'ouvre avec fracas. Grutli entre et la referme.

GRUTLI. — Vous ne vous en faites pas, tous les deux !... Vous parlez d'un chambardement. Il y a un coup de vent qui a envoyé les bidons du tôlier dans les étoiles.

Il rit.

LE LÉGIONNAIRE. — Pleure pas. On t'a mis un bidon de vin blanc au frais. Tiens, tu vas m'en dire des nouvelles...

Bruit de bidon. Grutli le débouche et boit.

GRUTLI. — Ah ! ça fait du bien... Qu'est-ce que j'ai avalé comme sable !

GRIGNY. — C'est la saison... J'aurais bien voulu vous donner un coup de main, mais ce que tu m'as dit de la mort de Carlier, ça m'en a foutu un coup... *(Un temps.)* C'était un garçon incapable de commettre une mauvaise action, tu le sais bien.

GRUTLI. — Oui. Mais il n'avait pas plus de jugeotte qu'un poulet en boîte.

GRIGNY. — Tu te rappelles le jour où on s'est vus chez Emile et où tu as dit que la petite bonniche de la Mère Machin avait dû se jeter à l'eau ?

GRUTLI. — Oui. J'avais dit juste. On a fini par retrouver son corps...

GRIGNY. — Eh bien, c'est depuis ce jour que le cafard a recommencé à le travailler... Mais alors, un cafard dans les grandes mesures !

GRUTLI. — Je sais, mon vieux... Je peux te dire aussi que le lendemain Carlier est venu me voir et m'a demandé conseil... *(Un temps.)* C'est après ça qu'il a rendu ses galons et qu'il s'est engagé à la Légion.

GRIGNY. — Moi aussi.

GRUTLI. — Oui, toi aussi.

GRIGNY. — Seulement, moi, c'était pour d'autres raisons...

GRUTLI. — Oui, c'était pour d'autres raisons... *(Sourdement :)* Des raisons, il n'y en a qu'une : il vient toujours un moment dans la vie où l'on fait l'addition... *(Un temps. On entend le bruit violent de la tempête.)* Ecoutez-moi ce chambard !... Je me demande à quoi ça peut bien servir, les tempêtes de sable... Comme si on n'avait pas déjà assez d'ennuis comme ça ! *(Lentement :)* Non, Carlier n'était pas un mauvais gars. Mais il n'avait vu, dans toute cette histoire, qu'une mauvaise plaisanterie destinée à le rendre ridicule... Il n'avait pas deviné que cette comédie cachait beaucoup d'amour.

GRIGNY. — Oui, et cette lettre dans laquelle il eng... la fille dépassait sa pensée. Il croyait qu'elle faisait partie d'un complot monté par moi pour lui faire une blague...

GRUTLI. — C'est pourquoi il a fini par payer. Tout se paie, dans la vie. J'en sais quelque chose. Mais souvent on paie trop cher... Ç'a été le cas pour la Marie-Tout-Moche et ç'a été aussi le cas pour Carlier. L'une et l'autre ne méritaient pas ça !

Après un petit temps, un clairon sonne lentement l'extinction des feux et vient peu à peu en premier plan.

FIN

LE MYSTÈRE DU «MOBILINE»

Récit radiophonique
de GEORGE ADAM
et JACQUES BERLAND

Cette œuvre a été émise pour la première fois par la Radiodiffusion française le 19 septembre 1950 dans une mise en ondes d'HENRY VERMEIL et avec la distribution suivante (pour les rôles principaux) :

Le Commandant Gérard . . . . . *Louis SEIGNER*
de la Comédie-Française
Stilmant . . . . . *Serge NADAUD*
Mme Gérard . . . . . *Renée CORCIADE*
Nelly . . . . . *Lily SIOU*
Lucienne . . . . . *Jeannine CLARVILLE*
Guellec . . . . . *Jean CLARENS*
Lantoine . . . . . *Daniel MENDAILLE*
Estève . . . . . *Robert CHANDEAU*
Lesquirac . . . . . *Gaétan JOR*
Merlin . . . . . *Pierre LEPROU*
Gaston . . . . . *René ALLIE*
Paumelle . . . . . *Daniel YVERNEL*

Musique : Maurice PEREZ - A l'harmonica : le trio RAISSNER.

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1951 by George ADAM et Jacques BERLAND.

Supplément au N° 284 de «France-Illustration-Le Monde Illustré».

Enchaînant sur le générique, l'écho d'une conversation confuse venant du studio d'émission. Presque aussitôt, distinctement...

SPEAKER. — M. Stilmant, n'est-ce pas ?

STILMANT, *d'une voix d'abord mal assurée.* — Oui, monsieur. Je m'appelle Stilmant... Stilmant, Robert-Yves-Jacques, né le 17 juin 1895 à Gravelines (Nord), officier mécanicien de 1re classe de la marine marchande, du quartier de Dunkerque...

SPEAKER. — Alors, vous savez ce que nous attendons de vous ?

STILMANT. — Oui, il paraît que je dois vous raconter l'histoire d'un bateau à bord duquel j'ai servi pendant quelques années. Seulement, vous savez, moi, je décline toute responsabilité. Je ne suis venu ici que sur l'invitation de mes amis George Adam et Jacques Berland, que j'ai rencontrés tout à fait par hasard, il y a un mois, à Marseille.

SPEAKER. — Devant un pastis...

STILMANT, *de plus en plus à l'aise.* — Ah ! vous savez... Je prenais en effet un pastis au comptoir d'un petit bistro, lorsque je vois venir à moi un gars qui me demande : « Dites-donc ? Vous n'avez pas navigué sur le *Mobiline* ? » Je réponds : « Oui. » Sa tête me disait quelque chose. En effet, ce garçon, à l'époque un jeune journaliste, je l'avais rencontré au lancement du *Mobiline*. Aussi il m'a demandé immédiatement : « — Et le *Mobiline* ? » Je lui ai dit : « — Oh ! je l'ai quitté en 1934, peu de temps avant qu'il soit vendu à l'étranger ?... » « — Comment ! il a été vendu ? a dit le gars, étonné. Mais en 1934 c'était un bateau à peu près neuf ! » « — C'était un bateau à peu près neuf, mais il a tout de même été vendu. » Et comme ça, de fil en aiguille, je leur ai raconté l'histoire, à lui et à son camarade. A la fin ils se sont écriés : « Mais mon vieux Stilmant, personne n'a jamais rien su de cette histoire... »

« Evidemment, j'ai dit, la Compagnie n'allait tout de même pas la crier sur les toits ! »

Et alors l'un d'eux m'a dit : « Ça vous ennuierait, Stilmant, le jour où vous serez de passage à Paris, de venir la raconter au micro ? » Je n'étais d'abord pas très chaud. Mais finalement ils m'ont fait promettre de leur faire signe. Et voilà ! il y avait longtemps que ma sœur, qui habite rue de la Victoire, me demandait de venir passer quelques jours chez elle...

SPEAKER. — Et du même coup vous n'avez pas oublié l'invitation de vos amis. C'est très gentil, monsieur Stilmant. Ainsi en 1934 le *Mobiline*, presque neuf encore, était vendu à l'étranger par ses armateurs...

STILMANT. — Oui, monsieur. Remarquez que, tous les jours, les compagnies vendent des navires et en achètent d'autres. Le fait curieux, en la circonstance, c'est que la Compagnie se crut obligée de fournir des raisons : elle avait en chantier une autre unité, bien plus moderne, bien plus rapide que notre *Mobiline*, notre *Mob*, comme nous disions. Pour les profanes, c'était une raison plausible. Mais nous qui appartenions à l'équipage du *Mob* depuis le jour de son lancement, nous savions que ce n'était pas la vraie raison...

SPEAKER. — Et selon vous, quelle était alors la vraie raison, monsieur Stilmant ?

STILMANT. — La vérité, monsieur, c'est qu'aucun équipage, personne, vous entendez, n'aurait accepté, en 1934, après notre voyage Le Havre-New-York et retour, un engagement pour ce navire... En ce qui me concerne j'en acquis la certitude, deux jours après notre retour de New-York, dans le petit bistro du Havre, où matelots et officiers s'étaient donnés un curieux rendez-vous...

La voix de Stilmant, tout en restant vive et alerte, s'est progressivement fondue dans une ambiance de bistro. Bruits de verres choqués, de chaises traînées sur le carrelage. Un piano mécanique égrène une chanson à succès. Elle date de 1934, mais elle est déjà vieille pour l'époque, comme il se doit. Une pendule sonne 5 heures. Une porte s'ouvre bruyamment...

PREMIER MATELOT. — Ah ! voilà M. Guellec. Alors, monsieur Guellec, ça va ? Mme Guellec vous a laissé sortir ?

GUELLEC. — Toi, je vais te bourrer la caisse... et tu sortiras pour aller te coucher ! *(Rire général. Guellec enchaîne :)* Pas encore vu Lantoine ?

DEUXIÈME MATELOT. — Non. Je me demande ce qu'il peut bien fabriquer, le second capitaine ? On avait dit 4 h. 30, ici...

TROISIÈME MATELOT. — Et alors ? T'es pas bien ici... Ça t'avancera à quoi quand il sera là. Qu'est-ce que t'espère ?

DEUXIÈME MATELOT. — Rien. Mais on ne sait jamais.

Rire général.

TROISIÈME MATELOT. — Ah ! celui-là ! C'est un vrai fada. Pas, Marius ?

GASTON, *avec un fort accent du Midi.* — Je m'appelle Gaston.

Rires.

TROISIÈME MATELOT. — Vous faisiez pas tant les mariolles, la semaine dernière.

PREMIER MATELOT. — La semaine dernière, c'était une chose ; aujourd'hui, c'en est une autre. Moi, quand je suis bien calé sur une chaise, avec des bouteilles bien alignées et bien pleines devant les yeux et une belle fille pour les servir, j'oublie toutes les stupidités auxquelles j'ai pu penser.

MATELOTS, *ensemble.* — Bien dit !... Mais bien sûr !... Forcément... Ça, c'est parlé !

DEUXIÈME MATELOT. — Alors, pourquoi que vous attendez M. Lantoine ?

QUATRIÈME MATELOT. — Mais on n'attend pas M. Lantoine, monsieur ! On passe un moment. On est aussi bien ici qu'ailleurs, non ? Ah ! il est marrant, ce canard-là.

GUELLEC. — Ne vous excitez pas, les gars, faites comme moi. Si Lantoine vient, on verra bien. S'il ne vient pas, eh bien, tant pis... N'est-ce pas, Stilmant ?

STILMANT. — Oh ! moi, j'écris à ma sœur. Les affaires de famille, c'est sacré !

PREMIER MATELOT. — Eh ! monsieur Stilmant ! Si votre sœur n'est pas mariée, pensez à M. Estève. Notre radio les tombe toutes.

ESTÈVE. — Ph... ! ça va, toi !

PREMIER MATELOT, *ironique.* — Ah ! là, les gars, je vous prends à témoin. Qui a tourné autour de la petite Lucienne pendant tout le voyage ?

MATELOTS, *ensemble.* — C'est M. Estève !

TROISIÈME MATELOT, *ironique.* — Qu'est-ce que tu veux ? Une fille de commandant, c'est tentant. Surtout quand elle a tout ce qu'il faut pour plaire. Et qu'on a soi-même un physique d'acteur de cinéma.

ESTÈVE. — Oh ! c'est intelligent !

NELLY, *à la cantonade.* — Vous n'avez pas fini d'agacer M. Estève !

GUELLEC. — Nelly a raison, laissez donc Estève tranquille... Tiens, Nelly, donne-moi donc un vermouth cassis pour changer.

La musique du piano mécanique remonte un moment puis redescend dès que Stilmant reprend la parole d'une voix de plus en plus affermie, mais avec ces hésitations, ces reprises que l'on a au cours d'un récit...

STILMANT. — J'écrivais à ma sœur, effectivement, et je ne me mêlais guère aux conversations. Aux escales, dans ces petits bistros de marins avec leur piano mécanique et les ampoules de couleur qui s'allument, le soir, on boit, on parle et l'on finit très vite par ne plus savoir où l'on en est. Eh bien, moi, ce jour-là, j'attendais l'arrivée de Lantoine, le second capitaine du *Mobiline,* un solide gaillard dont la tête était fermement plantée sur les épaules et dont les 100 kilos faisaient craquer le gros drap bleu de l'uniforme. Et les autres aussi l'attendaient, au fond. Et ce brave Guellec également, qui se prétendait un homme fort et qui, cependant...

L'ambiance du bistro est remontée sensiblement. Le piano mécanique à l'arrière-plan ne cesse de moudre son obsédante rengaine.

GUELLEC, *traînant une chaise auprès de Stilmant et sur un ton un peu assourdi.* — Dites-donc, Stilmant, je vous dérange dans vos écritures, mais je voulais vous dire...

STILMANT. — Quoi donc ?

GUELLEC. — On m'a proposé d'embarquer sur le *Navex* comme chef mécanicien. Je n'ai pas encore dit « oui », bien sûr ! Mais si je dis « oui », vous ne viendriez pas avec moi ? On serait ensemble comme sur le *Mobiline.* Et puis, il y a des primes, vous savez...

STILMANT. — Mais on n'a pas encore vu Lantoine... Or, tant qu'il n'est pas là...

GUELLEC, *bougonnant.* — D'accord, mon vieux, d'accord ! N'empêche que le *Navex*...

STILMANT, *se récriant.* — Le *Navex* ? C'est un raffiot, votre *Navex* !

GUELLEC, *protestant, mais pas convaincu.* — Mon *Navex* ! C'est pas encore mon *Navex* ! Mais c'est tout de même une belle baille ! D'accord : c'est un bananier et qui fait seulement Le Havre-Dakar, Dakar-Le Havre. Parfois Marseille...

STILMANT. — Oui, autant dire qu'on est conducteur d'autobus. Très peu pour moi, je vous remercie. Non ! Moi, j'attends Lantoine pour me décider.

GUELLEC. — Mais, moi aussi, j'attends Lantoine. Ce que je vous disais, c'était histoire de savoir si ma proposition vous intéressait.

STILMANT. — C'est exactement ce que j'avais compris.

GUELLEC. — Bon, je vous laisse terminer votre lettre. *(Bas :)* Je vais un peu avec les gars ; c'est pas la peine qu'ils soient seuls trop longtemps...

STILMANT. — C'est ça, monsieur Guellec, vous boirez un verre à ma santé en attendant. *(Haussant la voix :)* C'est ma tournée, Nelly.

NELLY. — Entendu, monsieur Stilmant...

Bruits de voix diverses. Nelly ayant servi la table voisine se rapproche de Stilmant.

NELLY. — Et pour vous, monsieur Stilmant, ce sera la même chose ?

STILMANT. — Oui, ma petite Nelly.

Un temps. Nelly est allée au comptoir et revient avec la consommation.

NELLY, *timidement.* — Mais qu'est-ce qu'il se passe avec le *Mobiline,* monsieur Stilmant ? On commence à en parler dans le port. On prétend que tout le monde a mis sac à terre. Vous n'avez pas l'air décidés encore, pourtant ! Qu'est-ce qu'il s'est passé à bord ? C'est pas un crime, au moins?

STILMANT, *riant.* — Non, ce n'est pas un crime... *(Gravement :)* Mais c'est peut-être pire qu'un crime, mon coco...

NELLY. — Mais qu'est-ce que c'est alors ?

STILMANT. — C'est... ah ! c'est difficile à expliquer ici... dans une salle de café. Tu le connais, le *Mobiline,* Nelly ?

NELLY. — Bien sûr ! C'est un pétrolier. Je l'ai vu plus d'une fois au Havre... *(Pénétrée :)* C'est un grand bateau.

STILMANT. — Oui, une belle baille : 10.000 tonnes, deux moteurs diesel. Et on a fait quelques milles ensemble sur les mers : le Mexique, New-York, Batoum, le golfe Persique, les Indes néerlandaises, sans compter tous les ports d'Europe où nous amenions nos huiles de pétrole. On le connaissait à fond, notre *Mob.* On l'avait sous nos pieds, on n'y pensait jamais. Et il nous aurait bien étonné, il y a un mois, comme nous quittions Manchester, celui qui nous aurait dit que c'était peut-être notre dernier voyage sur ce bateau... *(L'ambiance du café du Havre s'efface, faisant place progressivement à celle d'un navire quittant le port : commandements, rumeurs des machines, halètement des remorqueurs, sirène... Stilmant poursuit :)* Nous quittions Manchester, joyeux. Trois jours avant on était arrivés de Batoum. On allait à présent sur New-York prendre un chargement destiné au Havre. Et les quarante gars de l'équipage se réjouissaient, après cet aller et retour sur l'Atlantique, de revoir le port d'attache et de passer quelques jours chez eux. Les côtes d'Irlande disparurent par tribord arrière et, devant nous, il n'y avait plus que la mer bleue et plate comme la main. On balançait à peine... *(Sur le fond du récit de Stilmant est montée l'ambiance du* Mobiline *par une belle journée de mer : bruissement des agrès, froissement de l'eau contre la carène, respiration sourde et régulière des machines que l'on sent enfouies dans les profondeurs du bateau. Contrastant avec ces bruits divers, mais très faibles relativement, la musique gaie d'un harmonica.)*

Tout allait bien comme d'habitude. C'était la routine de tous les voyages... égayée cependant par la silhouette agréable de Lucienne. Nous l'avions connue toute gamine ; c'était maintenant une jeune fille. Chaque année, en effet, comme c'est son droit, le « Vieux », autrement dit le commandant, emmenait pour un voyage, Mme Gérard et sa fille. Mme Gérard, boulotte et sans âge précis, n'avait jamais attiré l'attention. Mais cette année Lucienne faisait se retourner bien des matelots de pont... Je sortais de notre carré où nous venions de déjeuner avec Lesquirac, le deuxième lieutenant, et voilà que nous tombons sur Guellec, le chef mécanicien. Il sortait de déjeuner, lui aussi, mais à la table du commandant comme c'est l'usage...

Un temps.

GUELLEC, *ironique.* — Alors, monsieur Stilmant, la graine était bonne, hein ?

STILMANT, *même ton.* — Oui, ça m'a fait plaisir de manger des fayots. Remarquez qu'ils étaient un peu moins cuits qu'hier. J'ai failli me casser une dent dessus...

GUELLEC. — Qu'est-ce que ce sera demain avec les lentilles, alors !

STILMANT. — Pourvu que je n'en aie pas des cauchemars pendant ma sieste. Mais rêver de dents qui tombent, ça porte bonheur, paraît-il...

GUELLEC. — C'est vrai, veinard, vous allez dormir ce tantôt.

STILMANT. — Oui, mais ce matin, à 4 heures, quand je suis descendu, vous ronfliez ferme !

GUELLEC. — Plaignez-vous ! Vous avez le meilleur quart ! 4 heures, 8 heures, matin et soir. Ça vous fait de longues journées : non ?... Pas vrai, Marius ?...

GASTON, *l'interrompant.* — Oh ! monsieur Guellec, vous savez bien que j'aime pas qu'on m'appelle Marius. *(Rires à la cantonade.)* Je m'appelle Gaston comme des tas de gens du Nord... Mais c'est vrai : par un temps pareil, on a le cœur en fête, même si l'on a eu des fayots comme tout le monde. Alors je fais un peu d'harmonica avant de me remettre à la peinture.

Il reprend sa rengaine à l'harmonica.

GUELLEC. — Si ça continue comme ça, nous serons en vue de Nantucket dans quelques jours. On file les 11 nœuds, hein, monsieur Lesquirac ?

LESQUIRAC. — C'est un fait, monsieur Guellec ! Vos casseroles tiennent le coup.

GUELLEC, *piqué au vif.* — Oui, monsieur ! Elles tiennent le coup, mes casseroles, comme vous dites. Et je le faisais remarquer hier encore à *monsieur* Lantoine, qui m'asticote toujours avec ça. Je sais bien que pendant ce temps-là le « Vieux » rigolait et sa femme aussi, et même le steward. On se demande ce que vous feriez sur votre pont, tous tant que vous êtes, sans *nos* casseroles ! C'est pas vrai, Stilmant ? D'ailleurs un de ces jours je vais venir manger avec *mes* mécanos. Ils aiment bien *leurs* casseroles, eux. Et je prierai ces messieurs du pont de rester entre eux.

LESQUIRAC. — Vous fâchez pas, monsieur Guellec, voyons !

STILMANT, *en même temps et riant.* — Depuis le temps que vous nous en menacez !

GUELLEC. — Ça viendra.

STILMANT. — Vous auriez bien tort, surtout en ce moment. Pour une fois que vous avez la chance de manger à la table d'une jolie fille !

GUELLEC, *radouci.* — Ça, c'est vrai. Et puis elle est la seule à ne pas rire aux plaisanteries de Lantoine sur mes casseroles. Elle est intelligente, cette petite. *(De gros rires s'élèvent dans le groupe.)* Qu'est-ce qu'il y a de drôle ?

STILMANT. — Rien ! Mais, si vous le permettez, je m'en vais trahir un peu avec ceux du pont. J'accompagne *mon* ami Lesquirac qui va relever *votre* ami Lantoine... *(On entend au loin le coup de cloche qui annonce « midi moins cinq » et la relève des quarts.)* Vous entendez : c'est l'heure.

Un temps. Les chaussures de Stilmant et de Lesquirac résonnent sur le bois de la coursive extérieure, puis sur un escalier de fer. Nous sommes maintenant sur la passerelle, où Lesquirac vient prendre son quart. Peu de bruits sauf le grincement de la barre et le tic-tac du compas gyroscopique.

LANTOINE, *jovial.* — Messieurs, j'accueille en vous les annonciateurs du déjeuner. Mais surtout, ne me parlez pas du menu : j'aurais trop peur que ce ne soit pas le jour des fayots !

STILMANT. — Ne craignez rien, monsieur Lantoine, c'est vraiment le jour des fayots !

LESQUIRAC. — Bonjour, monsieur Lantoine. Quoi de neuf ?

LANTOINE. — Salut, monsieur Lesquirac... Non, rien de neuf. Je viens de donner mon point au commandant. Il est dans la chambre des cartes en train de calculer la route. Mais le bulletin d'Estève n'était pas fameux ce matin, et le baromètre tombe... C'est du mauvais temps pour bientôt... Oh ! peut-être pas avant demain, tout de même !

STILMANT. — Sacré Estève ! Il doit le maudire, son bulletin. Le mauvais temps n'arrangera pas ses affaires. Son dessert à peine avalé, il a filé comme un rat. Sans doute pour faire un petit tour à l'avant... où comme par hasard il a rencontré...

LANTOINE, *bas.* — Chut ! N'oubliez pas que le « Vieux » est à côté. Mais c'est bien deviné. Ça fait dix minutes au moins qu'ils sont en train de roucouler, appuyés à la rambarde, le nez au vent. Venez les voir ! *(Bruits de pas comme les deux hommes s'approchent de la vitre donnant sur l'avant du navire...)* Je me demande ce qu'ils peuvent bien se raconter, les deux tourtereaux...

Un temps. L'avant du bateau. Ambiance de plein air. Au loin, des lambeaux de la mélodie que Gaston joue à l'harmonica.

ESTÈVE, *il continue une conversation.* — Vraiment, vous ne vous ennuyez pas trop à bord, mademoiselle Lucienne ?

LUCIENNE. — M'ennuyer ? Pensez-vous ! C'est tellement beau, la mer... et si mystérieux ! Je sais bien que pour vous c'est seulement un voyage de plus. Mais, pour moi c'est une vraie aventure...

ESTÈVE. — Ce n'est tout de même pas votre premier voyage sur le *Mobiline*... L'an dernier vous êtes venue avec nous à Batoum et l'année d'avant...

LUCIENNE. — Oui, bien sûr ! Mais j'étais une enfant, monsieur Estève. *(Un peu gênée :)* Cette année, c'est différent, et puis on va à New-York... C'est beau, New-York ?...

ESTÈVE. — Pour ça, mademoiselle, ce n'est pas mal. Ce qu'il faudrait, voyez-vous, c'est arriver un

matin de bonne heure. Remarquez que nous, nous n'allons pas à New-York même. On remonte l'Hudson et on s'arrête à Bayonne, en face de Staten Island. Mais si on arrive un matin, comme je l'espère, vous verrez comme c'est beau le printemps, là-bas. Vous vous ferez conduire à Staten Island. Là, vous prendrez le transbordeur. Et alors, dans la brume dorée vous apercevrez tout à coup sur votre gauche la statue de la Liberté et, dans le lointain, les gratte-ciel de Battery Place se découpant comme un décor de théâtre et grandissant à mesure que vous approcherez...

LUCIENNE. — Oh ! j'ai hâte d'y être !

ESTÈVE. — Là vous prendrez le métro aérien de la 6e Avenue et, dix minutes après, vous descendrez à la station de la 42e Rue... Tout de suite à droite, c'est Broadway...

LUCIENNE. — Oh ! monsieur Estève, c'est merveilleux !... Broadway ! *(Changeant de ton :)* Seulement, toute seule avec maman, ce ne sera pas très drôle !

ESTÈVE, *saisissant la perche qui lui est tendue.* — Moi, remarquez, une fois au port, je boucle mon poste et je vais à terre ; j'ai toute ma journée devant moi. *(Timidement :)* J'aimerais beaucoup vous montrer New-York, mademoiselle Lucienne... avec Mme Gérard, bien entendu !

LUCIENNE. — Pour ça, vous pouvez être tranquille. Avant que maman me lâche d'une semelle ! Elle a bien trop peur des marins... *(Coquette :)* Il paraît qu'ils sont dangereux.

ESTÈVE, *riant.* — Dans les chansons, mademoiselle.

UNE VOIX DE FEMME, *au loin.* — Lucienne ! Lucienne !

LUCIENNE. — Ça y est, voilà maman qui m'appelle ! A tout à l'heure, monsieur Estève !

Un temps. Au loin la rengaine à l'harmonica. Puis les quatre doubles coups à la cloche indiquant qu'il est midi. Comme ils achèvent d'être piqués nous revenons sur la passerelle...

GÉRARD, *d'une voix bien posée.* — La route est à 255.

LANTOINE. — La route est à 255, monsieur Lesquirac.

LESQUIRAC. — La route est à 255, monsieur... Timonier, la route est à 255.

TIMONIER. — La route est à 255.

Un court temps.

GÉRARD. — Bon. Eh bien, messieurs, je descends chez moi.

ENSEMBLE. — Commandant !

Gérard sort.

LANTOINE. — Et moi, messieurs, je vais aller manger mes fayots. *(S'approchant de Stilmant :)* Alors, monsieur Stilmant, elle est finie la roucoulade ?

STILMANT. — Oui, la demoiselle a été appelée par sa maman.

LANTOINE, *ouvrant la porte.* — Ah ! Mme Gérard vient de découvrir un nouveau point de tricot, sans doute.

Doux sifflement du vent dans les agrès, lambeaux de rengaine à l'harmonica, rumeurs allant s'effaçant de : « A tout à l'heure. »

STILMANT, *enchaînant sur le ton du récit.* — Rien au fond ne ressemble plus à la vie d'un marin que celle d'un fonctionnaire. Les quarts divisent la journée comme un couteau fait des parts égales dans un fromage bien rond. Et, à ce voyage-là du *Mobiline,* nous pensions n'avoir pour nous distraire que la petite histoire d'amour qui semblait s'ébaucher entre Estève et Lucienne. Mais la météo n'avait pas menti. Le lendemain le ciel se couvrit, la mer se mit à chambarder... N'exagérons rien, d'ailleurs ! Il s'agissait d'une bonne grosse brise qui rebroussait les lames et nous faisait danser. Le *Mobiline* en avait vu d'autres. Simplement, le « Vieux » quitta le transat qu'il occupe par beau temps au pied de la timonerie et il s'allongea chez lui, dans son petit salon. Rien de changé dans ses habitudes. Il passait ses journées, dedans comme dehors, à prendre sur une pile placée à sa droite un illustré qu'il lisait avec la plus grande attention... pour le placer ensuite sur la pile dressée à gauche... Non, ce n'était vraiment pas ce qu'on peut appeler du très mauvais temps. *(Progressivement est montée l'ambiance de la navigation par « un temps de chien ». Ce qui domine, c'est le bruit accru de la mer battant le bateau de ses vagues, la longue plainte du vent...)* Il pleuvait, le vent soufflait et le *Mobiline* refaisait sans arrêt son écœurant mouvement de montée et de descente dans la mer... Par ces temps-là, l'impression de visibilité est à peu près celle de l'automobiliste conduisant sous une pluie d'orage avec, pour seul horizon, le battement mécanique de l'essuie-glace sur le pare-brise. On ne s'en fait pas pour si peu... *(Un coup est piqué à la cloche : il est 11 h. 55)...* Et ce matin-là, comme d'habitude, au coup piqué à la cloche, je montai avec Lesquirac sur la timonerie où le premier lieutenant allait relever Lantoine... Le pont disparaissait complètement sous les vagues. C'est là une particularité des pétroliers. Leur pont de tôles boulonnées sur lequel ouvrent les écoutilles des citernes est toujours à peu près au ras de l'eau. De sorte que l'eau de mer, couleur de rouille, y clapote sans cesse. Mais, dès que le temps est un peu gros, le navire ressemble aussitôt à une épave dont émergeraient seulement les superstructures. Comme il faut bien aller et venir à l'air libre cependant, une passerelle, munie de garde-fous, enjambe le pont et permet de se rendre de l'avant à l'arrière sans trop se mouiller. C'est par ce chemin que nous allâmes rejoindre Lantoine, qui venait tout juste de terminer le point avec le commandant.

Un claquement de porte fait brusquement baisser l'ambiance de mauvais temps. Nous sommes à nouveau dans la timonerie.

LESQUIRAC et STILMANT. — Commandant...

GÉRARD. — Bonjour, messieurs.

LESQUIRAC. — Rien de neuf, monsieur Lantoine ?

LANTOINE. — Non. *(Sur le ton de la plaisanterie :)* J'avais suggéré au commandant de nous dérouter pour éviter le mauvais temps, mais figurez-vous...

GÉRARD, *coupant Lantoine.* — Il aurait sans doute fallu que je vous plante, *aussi,* une allée de tilleuls ?

LESQUIRAC, *tapotant le baromètre.* — Eh ! mais, dites donc, le baromètre a l'air de vouloir remonter !

GÉRARD. — Mais oui, mais oui. On en a pour quarante-huit heures au plus.

LANTOINE. — Bon, je vais descendre... Monsieur Lesquirac, la route est à 258.

LESQUIRAC. — La route est à 258, monsieur Lantoine.

Un court temps.

LANTOINE. — On dit toujours que je suis râleur avec les gars du pont ; mais vous avouerez...

GÉRARD. — Qu'est-ce qu'il y a ?

LANTOINE. — Oh ! commandant, il y a trois lascars, là, à la porte du poste avant. Je suis sûr qu'ils sont en train de se dire qu'ils auraient beaucoup plus vite gagné l'arrière en prenant par le pont.

STILMANT. — Pensez-vous. Ils ne sont pas idiots. Ils savent très bien qu'on ne traverse pas le pont par un temps pareil et qu'il faut prendre par le passavant.

LANTOINE. — Eh bien, vous allez voir ! Qui c'est, ces gars ? Vous les reconnaissez, vous ?

STILMANT. — Oui. Il y a le petit Marcel, Ploédec et le grand, là, vous savez... Ah ! son nom m'échappe, celui qui est si adroit pour faire des bateaux dans une bouteille, vous voyez qui je veux dire ?

LANTOINE. — Lemarchand ? Oui, c'est lui... Sacré tonnerre, les voilà qui s'élancent... *(Un court temps.)* Nom de D... !

GÉRARD. — A gauche toute !

TIMONIER, *dans le craquement de la barre.* — La barre est toute à gauche, commandant.

GÉRARD. — Lantoine, aux bouées... Et faites parer la baleinière. On verra si on peut la descendre...

LANTOINE. — Oui, commandant.

GÉRARD. — Lesquirac, occupez-vous de celui qui est resté accroché à une épontille. Stilmant, puisque vous êtes là...

LESQUIRAC. — Bien, commandant.

TIMONIER, *en même temps.* — M. Stilmant vient de descendre à l'instant, commandant...

Répondant sur-le-champ aux ordres du commandant, les deux officiers de pont se sont précipités : Lesquirac pour aller s'occuper du matelot qui est resté accroché à une épontille, Lantoine pour jeter les bouées à la mer et donner les coups de sifflet qui appellent l'équipage à la manœuvre de la baleinière. Stilmant descend en même temps l'escalier de la timonerie, se précipite dans les coursives, ouvre la porte donnant sur la salle des machines. Rumeur des diesels. D'en bas, et résonnant comme dans une caverne, monte la voix de...

GUELLEC. — C'est vous, Stilmant ? Que se passe-t-il ?... On a donné un de ces coups de barre juste comme je descendais ! J'ai failli atterrir sur un haut de cylindre.

STILMANT. — Deux hommes à la mer, monsieur Guellec !

GUELLEC. — Deux hommes à la mer ? Comment c'est arrivé ?

STILMANT. — Ah ! ç'a été vite... Ils étaient trois : Ploédec, Lemarchand et le petit Marcel. Ils sont sortis du poste avant pour venir à l'arrière. Mais au lieu de prendre le passavant ils ont voulu passer par le pont. A la hauteur de la deuxième écoutille un énorme paquet s'est présenté par le travers tribord. La lame s'est incurvée par-dessus le pont, en face du mât, et vous a pris les trois gars comme dans une main. Pfuit ! Deux sont passés par-dessus bord. Le troisième — je crois bien que c'est le petit Marcel — a eu le temps de se raccrocher à une épontille. Le « Vieux » a commandé « A gauche toute » presque en même temps qu'il les voyait disparaître à l'eau...

Sonnerie du chadburn.

GUELLEC. — Ah ! on stoppe ! *(Nouvelle sonnerie du chadburn dont Guellec répète l'indication :)* En arrière toute, maintenant.

Le brusque decrescendo *des machines a été en même temps suivi par une reprise des moteurs. Nouvelle sonnerie du chadburn commandant le « Stop ». La rumeur des machines s'arrête.*

STILMANT. — On va sans doute essayer de mettre la baleinière à la mer. Ça m'étonnerait qu'on puisse le faire. Et pour retrouver les gars par un temps pareil...

GUELLEC, *sa voix résonne étrangement dans la salle des machines silencieuse.* — Ah ! les pauvres crétins ! Si jamais on les repêche, ils pourront dire, même noyés, qu'ils ont de la veine ! Il ne doit pas être content le « Vieux », là-haut !

Nous revenons à la timonerie à travers une courte ambiance de mer, mais sans la rumeur des machines.

GÉRARD. — Un peu à droite...

TIMONIER. — Je vais un peu à droite, commandant.

GÉRARD. — A droite comme ça !

TIMONIER. — A droite comme ça ?

GÉRARD. — Oui ! *(La porte de la timonerie s'ouvre.)* Alors, Merlin ?

MERLIN. — Commandant, je vous le répète, c'est de leur faute !

GÉRARD. — De leur faute... de leur faute, ça ne les fera pas retrouver, ça ! Vous savez aussi bien que moi qu'un gars qui a l'idiotie de tomber à la mer par ce temps-là, on ne le repêche pas... C'est pourquoi il y a le règlement...

MERLIN, *grosse voix au bord des larmes.* — Oui, commandant !... *(Un temps. Il tient tout de même à protester de ce qu'il a toujours fait le nécessaire :)* Je le leur avais encore dit ce matin, commandant...

GÉRARD. — Dire ne sert à rien, c'est obtenir qu'il faut, Merlin !... Et votre troisième lascar, il est à l'infirmerie ?

MERLIN. — Oui, commandant. On dirait qu'il a quelque chose de cassé du côté de la hanche droite. En tout cas, il en a pris un sale coup. Il a l'air assez sonné. Qu'est-ce que...

GÉRARD, *le coupant.* — Le premier lieutenant est en train de voir ça, Merlin. *(Avec une brusque flambée de colère dans la voix :)* Mais il n'est pas plus chirurgien que moi. Et puis ne restez pas là planté comme une cruche sur la passerelle. Allez-y voir ; je vous rejoins.

Merlin sort. Pendant qu'il se rend à l'infirmerie : bruit de mer, quelques coups de sifflets... Devant la porte de l'infirmerie on entend la plainte de Marcel qui revient brusquement compréhensible lorsque la porte est ouverte...

MARCEL. — Je vous dis que j'arriverai avant vous, les gars... Eh ! Lemarchand, attention !...

MERLIN, *à voix étouffée.* — Il n'a pas sa tête à lui, monsieur Lesquirac. *(Haut :)* Eh ! Marcel, c'est moi, Merlin, le bosco. Tu me reconnais, dis ?

Plaintes et divagations de Marcel.

LESQUIRAC. — Otez-vous de là, Merlin. Je vais tâcher de voir s'il a quelque chose de cassé. *(Grommelant entre ses dents :)* C'est la première fois que je dois soigner un vrai blessé... *(Haut :)* Soulevez-le un peu, monsieur Stilmant... Là ; relevez son tricot... *(Cri de douleur de Marcel.)* Je ne vais pas te faire mal, mon petit gars. Une seconde... *(Un temps.)* Je n'oserais pas affirmer qu'il n'a rien de cassé, mais il me semble que ce n'est pas trop grave. *(Comme à lui-même :)* On va lui faire un bon bandage, lui prendre sa température régulièrement. Si ça allait mal, on tâcherait d'entrer en contact par radio avec « un passager » à bord duquel il y a un médecin. Au besoin le « Vieux » se déroutera en fin de journée et on le transbordera. C'est bien le diable si on était loin d'une baille à cet endroit de l'Atlantique...

STILMANT. — Vous croyez qu'il ne pourra pas attendre New-York ?

LESQUIRAC. — Mais si, mais si, il y a beaucoup de chances. Je ne suis pas tout à fait dans ses os cependant... Essayez de lui donner encore un coup de gnole, Merlin !

MERLIN. — Tiens, mon petit Marcel... Là, bois une bonne gorgée...

LESQUIRAC. — Ça a l'air de lui faire de l'effet ! On dirait qu'il revient à lui... Eh ! Marcel !

MARCEL, *d'une voix normale, mais faible.* — Ah ! monsieur Lesquirac ! Mais qu'est-ce qui s'est passé ? Pourquoi m'a-t-on emmené à l'infirmerie ? *(Il pousse un cri de douleur :)* Oh ! que j'ai mal...

LESQUIRAC. — Ne bouge pas ! Tu vois ce qui arrive quand on fait l'imbécile... En dépit des ordres, vous avez voulu tous les trois traverser le pont inférieur, par ce temps et... tu as bien failli être emporté par une vague... Heureusement, tu es venu te casser quelque chose contre une épontille...

MARCEL. — Mais... mais les deux autres, monsieur Lesquirac !

LESQUIRAC. — Euh... *(Heureux de la diversion :)* Voilà le commandant. Il va te le dire, lui.

GÉRARD. — Alors, Marcel, comment ça va ?

MARCEL. — Oh ! commandant, et les deux autres ?

GÉRARD. — Ça va, ça va ! Et ne t'agite pas comme ça. *(Simulant la colère :)* Quant à tes petits idiots de copains, j'ai fait comme à l'armée de terre, bien que ce ne soit pas l'usage : je les ai mis aux arrêts ; ils ne viendront pas te voir avant quelques jours. Et toi, tu vas te tenir tranquille, hein ? Je ne veux pas que tu aies de fièvre, tu entends ! Tu as quelque chose comme une entorse à la hanche, c'est tout. A New-York, on te fichera à l'hôpital, si tu n'es pas guéri.

MARCEL. — Oui, commandant... Mais c'est bien vrai qu'ils n'ont rien, Ploédec et Lemarchand ?

GÉRARD, *sec.* — Rien, je te dis.

MARCEL. — C'est sûr, commandant, on a fait les idiots. *(Humble :)* Pardon, commandant ! Mais c'est ma faute. J'ai parié qu'on avait tout le temps de passer entre deux lames. Quand j'ai vu arriver le paquet à tribord, j'ai bien cru qu'il allait m'emporter par-dessus le bastingage...

GÉRARD. — Ne parle pas tant... Il faut que tu te reposes, maintenant. Ce soir, si tu n'as pas de fièvre, je t'enverrai des illustrés.

MARCEL. — C'est que j'aime pas bien lire, commandant.

GÉRARD, *péremptoire.* — Tu regarderas les images. Ça te distraira. A tout à l'heure, j'ai à faire là-haut !

Un temps. Stilmant enchaîne son récit sur un fond sonore qui est une synthèse des bruits du moment : les vagues, le vent, les machines à demi-vitesse, etc.

STILMANT. — Nous avons croisé un moment sur les lieux de l'accident. Inutilement, nous le savions tous, à commencer par le « Vieux ». Ce fut Lantoine, ce grand gaillard taillé en hercule forain, qui se rendit à l'évidence le dernier. Il faut dire que Lantoine, en sa qualité de capitaine en second, aurait au retour la pénible tâche de prévenir les familles. C'était la première fois qu'il aurait à remplir une pareille mission, et il comprit enfin qu'il lui faudrait faire ce qu'on fait toujours dans des cas semblables : inventer une jolie histoire à l'usage des parents. Mais un navire n'a pas de temps à perdre et le « Vieux » donna bientôt l'ordre de repartir...

Sonnerie du chadburn, puis montée progressive et rapide de la rumeur des machines. Nous venons alors sur le pont dans l'ambiance composée : bruit des vagues et rumeur lointaine des machines.

LUCIENNE. — Nous repartons déjà ?

ESTÈVE. — Eh oui, mademoiselle ! Nous tournions en rond pour rien, allez. Regardez, il y a tel creux dans les vagues que vouloir y retrouver quelque chose c'est vraiment chercher une aiguille dans une botte de foin !

LUCIENNE. — Oh ! c'est affreux ! Penser qu'on laisse les corps de ces malheureux...

ESTÈVE. — Allons, mademoiselle Lucienne, vous avez bien vu qu'on a fait le maximum : deux fois on a essayé de descendre la baleinière et...

LUCIENNE, *l'interrompant.* — Dire qu'hier encore Lemarchand m'avait parlé du « bateau dans une bouteille » qu'il était en train de me fabriquer... Il m'avait même demandé ce que je préférais : une goélette ou un brick ! Je n'avais pas de préférence parce que, pour dire la vérité, une goélette ou un brick, pour moi, c'est toujours un bateau à voiles de l'ancien temps. Alors Lemarchand s'était mis à rire gentiment, comme s'il m'avait fait une bonne blague... Tenez, c'était là-bas, près du poste avant. Il me semble que je le vois encore. C'est de là, n'est-ce pas, qu'il s'est élancé ?

ESTÈVE, *gravement malgré lui.* — Allons, allons, pourquoi vous rappeler ça ? A quoi ça sert ?

LUCIENNE, *crispée.* — Je-ne-peux-pas-m'en-empêcher. Je ne suis pas comme papa, moi. Je suis sûre qu'il va bientôt se remettre à lire ses illustrés comme s'il ne s'était rien passé.

ESTÈVE. — Il est le commandant, mademoiselle. S'il se conduisait comme sa fille, avant demain l'équipage aurait l'impression d'avoir reçu un fameux coup de bambou sur la tête.

LUCIENNE. — Mais, enfin, vous n'avez pas l'air de vous rendre compte qu'il y a deux morts.

ESTÈVE. — Si, mademoiselle... Deux morts... Et

trente-huit vivants qu'il faut amener à bon port. Et c'est pourquoi le commandant reste calme.

LUCIENNE. — Ah ! pourvu que ça ne porte pas malheur au *Mobiline*.

ESTÈVE. — Voyons, voyons, voulez-vous vous taire... Pensez à New-York.

LUCIENNE. — New-York... c'est si loin !

ESTÈVE. — C'est à quelques jours d'ici. Et quelques jours, c'est vite passé. Surtout par beau temps. Et vous verrez, demain il fera beau.

Un temps.

STILMANT, *racontant.* — ... et de fait, le lendemain, le soleil était là. La mer s'était calmée pendant la nuit ; à l'aube, elle était seulement agitée par ce que nous appelons « une faible brise ». Mais l'atmosphère sur le *Mobiline* n'était pas précisément à la gaîté. Et on s'en rendait compte, tenez, à ceci, que l'harmonica de notre Marius ne se fit plus entendre une seule fois. Chacun vaquait en silence à ses occupations, avec un visage en retrait. Guellec ne décolérait pas. C'est sa façon à lui d'être affligé. Il quitta la table du commandant, un soir, en me jurant qu'il n'y retournerait plus après ce qui s'était passé...

Un temps.

GÉRARD. — Tu ne manges pas, Lucienne. Reprends de ça, mon petit, c'est bon.

LUCIENNE, *d'une voix un peu crispée.* — Mais non, papa, n'insiste pas. Je n'ai pas faim.

GÉRARD. — Et toi, Etiennette ?

Mme GÉRARD. — Non, merci.

GÉRARD, *après un temps.* — Vous non plus, messieurs ? *(Un silence.)* J'ai l'impression qu'il est grand temps que nous arrivions à New-York. Pour ces dames, en tout cas.

GUELLEC, *bougon.* — Et pour le petit Marcel, commandant !

GÉRARD, *conciliant.* — Et pour le petit Marcel, bien entendu ! Remarquez qu'il n'a pas de fièvre et qu'il s'en tirera sans doute avec quelques contusions. On le mettra à l'hôpital et une fois sur pieds, Monsieur attendra paisiblement le bateau qui le ramènera au Havre. Aux frais de la Compagnie. Tout ça parce qu'il a fait le crétin. N'est-ce pas, monsieur Lantoine ?

LANTOINE, *voix contrainte.* — Evidemment, commandant !

GÉRARD, *qui attendait plus de volubilité de la part du Second.* — Vous n'êtes guère loquace depuis deux jours, monsieur Lantoine. Enfin, ça donne un peu de répit à M. Guellec et à ses...

GUELLEC, *hargneux.* — ... et à mes casseroles, oui, commandant !

GÉRARD. — Elles marchent bien, monsieur Guellec, je n'ai jamais dit le contraire et, comme chef mécanicien, vous tenez le pompon. Mais tout de même, je ne vois pas pourquoi notre petit... *(il a une courte hésitation)* incident de l'autre jour vous affecte à ce point. C'est un *accident* dont personne n'est responsable. Tenez, je lisais dans un numéro de *L'Illustration* de l'an dernier... *(Il s'interrompt. Un temps.)* Oui... Je vois... vous ne vous intéressez guère à mes lectures, c'est normal. *(Il soupire.)* Et puis je n'ai jamais été un brillant causeur, n'est-ce pas, Etiennette ? *(Un temps puis ironique :)* Heureusement que ma femme est là pour me mettre en valeur !

LUCIENNE. — Oh ! papa, écoute, tu plaisantes lourdement. Comme si tu ne sentais pas...

GÉRARD. — Que veux-tu que je sente ? Que tu es encore toute bouleversée. Mais je le sens très bien, va. Il n'y a qu'à te regarder, le nez dans ton assiette. Et c'est justement parce que tout le monde te regarde que j'essaie de plaisanter.

LUCIENNE. — Papa... Papa, j'ai peur... Et je suis sûre que tout l'équipage et ces messieurs aussi craignent comme moi que... enfin que cet accident, comme tu dis, ne porte malheur au bateau.

Mme GÉRARD. — Lucienne !

GÉRARD. — Qu'est-ce que c'est ? Mais qu'est-ce que tu vas chercher là ? Qu'est-ce que mon bateau a à voir dans tout cela ? Tu es folle, mon petit. Toi, tu vas me faire le plaisir de prendre un cachet et d'aller dormir. Ça te fera le plus grand bien... *(Dans un brusque accès de colère :)* Mais aussi c'est ta faute, Etiennette...

Mme GÉRARD. — A moi ?

GÉRARD. — Parfaitement, à toi. Tu ne t'occupes que de ton tricot... *(Il l'imite :)* Maille à l'endroit, maille à l'envers, maille à l'envers, maille à l'endroit. Et voilà le résultat. Tu ne t'aperçois même pas que ta fille, elle, a l'esprit à l'envers.

Mme GÉRARD. — Ah ! ça, par exemple, si je m'attendais à celle-là ! En voilà une sortie ! Tu es d'une injustice... Viens, Lucienne, mon petit, viens...

Claquement de porte.

GÉRARD, *après un court silence.* — Messieurs, je m'excuse de cette scène familiale. Ma fille a dix-sept ans. On peut bien lui pardonner un excès de sensibilité.

LANTOINE. — Il n'est pas question de cela, commandant.

GUELLEC. — On peut tout de même avoir envie de se taire.

GÉRARD. — Oui, monsieur Guellec, et parler quand même, parce que c'est nécessaire...

Un temps.

STILMANT, *racontant.* — En me rapportant cette scène, Guellec était encore tout animé d'une sainte colère d'avoir été rabroué comme un gosse. Mais, le lendemain il n'y pensait plus, car par une matinée radieuse nous venions nous amarrer à l'un des quais de Bayonne, le port pétrolier de New-York. On oublie tout, à ces moments-là, et chacun est trop occupé par son travail pour accorder de l'attention aux petites idées qu'il pourrait avoir derrière la tête. On remarqua à peine le petit Marcel débarqué sur une civière et emporté par une ambulance américaine, laquée de blanc. La terre ferme retrouvée, il n'était plus question de rien. Et la bordée est un bienfait pour la tête, même si elle est une fatigue pour le foie... Nous avions trois jours devant nous. L'équipage s'égailla suivant ses préférences, à ses heures de liberté... Estève se transforma en Bœdeker pour Lucienne et Mme Gérard. J'eus moi-même beaucoup à faire du côté d'un petit bar de la 3e Avenue. N'insistons pas, ce n'est que du détail. Mais lorsque le *Mobiline* descendit l'Hudson pour reprendre la mer, nous avions tous retrouvé notre équilibre. Ceux qui avaient une gueule de bois trop prononcée respirèrent un bon coup d'air du large. *(Décor sonore comme précédemment... mais auquel vient très vite se superposer un autre : au loin et régulièrement :*

bruit étouffé d'une sirène. Il monte progressivement pendant le récit de Stilmant.) Et si deux jours plus tard tout le navire se trouva brusquement sur le pied d'alerte, le fait n'avait rien d'extraordinaire. Pour rentrer au Havre nous prenions en effet une route plus au nord et il nous fallait traverser, comme toujours, une zone de brouillards. Les cartes de l'Atlantique-Nord, que l'amirauté américaine édite avec régularité, portent toutes au delà de Terre-Neuve une région délimitée par des traits fins. Il ne s'agit pas de courbes de niveau comme sur une carte terrestre mais de zones où l'on a 90, 80, 70...% de chances de rencontrer du brouillard suivant l'endroit ou la saison. Comme prévu, donc, nous allions naviguer pendant deux ou trois jours dans du coton. Au ralenti, bien entendu, et sans cesser d'avoir les oreilles déchirées par ce sacré sifflet de brume : un son de quatre à six secondes de durée à des intervalles de deux minutes... vous vous rendez compte : visibilité nulle, navigation difficile... A ces moments-là, le « Vieux » abandonne ses illustrés et gagne la timonerie de son pas traînard. Il s'y installe et n'en bouge plus, même si ça doit durer des heures ou des jours. Il se tient là, les bras croisés sur la poitrine, donnant parfois un ordre bref, toujours présent, toujours prêt à assumer ses responsabilités. *(Un coup est piqué à la cloche.)* Ce jour-là, comme d'habitude, je gagnai la timonerie avec Lesquirac, qui allait relever Lantoine. En passant je vis Lucienne appuyée à la lisse bâbord, sous la timonerie. Elle était emmitouflée dans un épais manteau ; je me dis qu'elle attendait notre jeune Estève... *(Un temps.)* La timonerie aurait eu son visage de tous les jours si on n'y avait senti cette tension des navigations par temps de brume...

Un temps. Craquement de la barre. A l'arrière-plan, échange de salutations : « Bonjour, monsieur Lesquirac... Salut, monsieur Lantoine... »

GÉRARD. — Ah ! vous voilà, Stilmant ! Comment ça va, en bas ?... Bonjour, monsieur Lesquirac, bien déjeuné ?

LESQUIRAC. — Très bien, commandant, merci !

STILMANT, *en même temps.* — Très bien, commandant, sauf que je suis un peu en retard de sommeil. Je n'ai pas eu besoin d'être éveillé pour mon quart. Votre sacré sifflet s'en est chargé sur le coup de 2 heures, cette nuit. *(Il rit.)* Impossible de me rendormir. Toutes les deux minutes, ma brosse à dents se mettait à danser dans son verre tellement tout résonnait dans ma cabine... *(Plaisantant :)* Pas moyen de le faire taire ? *(Sirène du* Mobiline.*)* Et encore !

GÉRARD, *sur le ton de la plaisanterie.* — N'en dites pas de mal, mécano... *(Tout à fait au loin, une sirène. Brusquement :)* Eh mais dites donc !... On dirait qu'on nous a répondu... Ecoutez...

LANTOINE. — C'était un écho, commandant. Dans cette brume à couper au couteau, les sons...

GÉRARD, *l'interrompant.* — Ecoutez ! *(Sirène du* Mobiline *et, presque aussitôt après, bruit d'une sirène dans le lointain un peu plus proche que la première fois...)* Là, vous entendez maintenant !

ENSEMBLE. — Oui. Qu'est-ce que c'est ? Chut !

GÉRARD. — Il y a quelqu'un, monsieur Lantoine. Signalez-lui que nous venons sur bâbord.

LANTOINE. — Bien, commandant.

Deux sons brefs à la sirène, signal réglementaire pour indiquer que le Mobiline *arrive sur bâbord. Un temps. L'autre navire refait le son, beaucoup plus proche cette fois, de quatre à six secondes du vapeur ayant de l'erre.*

GÉRARD, *comme à lui-même.* — Bizarre, ça ! Monsieur Lantoine, signalez-lui de nouveau que nous venons sur bâbord. *(Deux sons brefs à la sirène du* Mobiline. *Un assez long temps.)* Eh bien, il ne répond toujours pas. Il doit... *(Il est interrompu par l'autre, plus proche encore. Gérard grommelle entre ses dents :)* C'est pas une réponse, ça. Bon, alors, je stoppe. *(Sonnerie du chadburn. La rumeur lointaine des machines décroît. Silence.)* Monsieur Lantoine, signalez-lui que nous sommes stoppés.

LANTOINE. — Bien, commandant.

A la sirène du Mobiline *: deux sons prolongés à intervalle d'une seconde. Un long silence, puis un pas pesant sur le plancher de la timonerie.*

GÉRARD, *il siffle dans le tube acoustique, puis parle dedans.* — Monsieur Estève ?

ESTÈVE, *sa voix dans le tube.* — Oui, commandant.

GÉRARD, *même jeu.* — Nous avons un navire par bâbord devant. Il ne... *(L'autre sirène, comme imperturbable, refait le son de quatre à six secondes.)* Là, vous entendez. *(Gérard cesse de parler dans le tube. A Lantoine :)* Monsieur Lantoine, redites-lui que nous sommes stoppés. *(Les deux sons prolongés à intervalle d'une seconde. Un silence. La voix de Gérard dans le tube :)* C'est à croire qu'il ne comprend pas les signaux. Estève, essayez d'entrer en contact.

ESTÈVE, *sa voix dans le tube.* — Bien, commandant.

Un bruit de manipulateur : des longues, des brèves. Un temps. Sifflet du tube acoustique.

GÉRARD, *d'une voix impatiente.* — Eh bien, monsieur Estève ?

ESTÈVE. — Je n'ai pas de réponse, commandant. Mais, vous savez, ça n'a rien d'étonnant, s'il est vraiment tout près de nous...

STILMANT, *presque dans un souffle.* — Dites, monsieur Lantoine, pourquoi ne répondent-ils pas à nos signaux. Ça ne vous paraît pas étrange, vous ?

LANTOINE, *même jeu, un peu agacé.* — Je n'en sais rien, mon vieux. Et avec ça qu'on ne voit même pas le nez du *Mob*...

GÉRARD, *au timonier.* — Timonier, mettez la barre un peu à droite.

TIMONIER, *manœuvrant la barre.* — Je mets un peu à droite, commandant.

GÉRARD. — A droite comme ça.

TIMONIER. — A droite comme ça.

Un temps. Puis le son cristallin de la cloche sonnant les quatre coups de midi. Un court temps. Puis, l'autre sirène, très proche...

GÉRARD. — Eh bien, ils choisissent leur moment, ceux-là... Je me demande... *(Il est interrompu par un grand cri de détresse au dehors ; c'est, venue d'en bas, la voix de Lucienne.)* Qu'est-ce que c'est encore ? C'est la voix de Lucienne ? Stil...

STILMANT. — J'y vais, commandant.

Claquement de porte sur lequel enchaîne...

STILMANT, *racontant.* — Je fonçai vers l'escalier de la timonerie. Une seconde, j'eus l'impression de donner tête baissée contre un mur jaune tellement le brouillard s'était épaissi. En bas, à l'endroit où quelques minutes plus tôt je l'avais aperçue appuyée au bastingage, je vis Lucienne effondrée entre deux matelots. Ils avaient dû surgir dès qu'elle avait crié. Je pris la petite dans mes bras. Les hommes ne dirent pas un mot, mais je sentis dans mon dos leur regard inquiet. Je transportai Lucienne dans le salon du commandant. Mme Gérard m'en ouvrit la porte.

Un temps.

Mme GÉRARD. — Lucienne ! Qu'est-ce qu'il se passe ! Ma petite fille ! Mettez-la sur le divan, monsieur Stilmant. Là ! Donnez-moi ce coussin. Merci...

STILMANT. — Ce n'est rien, madame : un petit malaise sans doute. Ne vous inquiétez pas. Voyez, elle revient à elle... Alors, mademoiselle ?

LUCIENNE. — Oh maman ! *(Dans un cri :)* C'est affreux !... Ils ont regardé un bon moment de mon côté puis m'ont fixée avec des yeux !

Mme GÉRARD. — Mais qui ? Quels yeux ?

STILMANT, *en même temps.* — Qui avez-vous vu, mademoiselle ?

LUCIENNE. — *Eux,* monsieur Stilmant. Et comme je vous vois !

Mme GÉRARD. — Mais qui, *eux* ?

LUCIENNE. — Les matelots de l'autre jour, maman. Ceux qui se sont noyés.

STILMANT. — Allons, allons, mademoiselle...

Mme GÉRARD, *en même temps.* — Tu es folle !

LUCIENNE. — Je vous dis que je les ai vus ! J'étais appuyée au bastingage... *(Elle s'arrête, puis reprend :)* et je ne pensais à rien lorsque tout à coup l'autre sirène s'est mise à nous répondre. Je me suis attendue à voir un navire surgir dans la brume, comme papa m'a si souvent expliqué que ça arrive par des temps pareils. Puis j'ai entendu notre sifflet faisant des signaux... Je ne sais pas, moi : un coup, je vais à droite, deux coups, je vais à gauche... ou le contraire. N'est-ce pas monsieur Stilmant ? Et l'autre sirène qui répondait toujours avec une voix d'aveugle : j'arrive, j'arrive. Puis, encore notre cloche qui piquait les quatre doubles coups de midi. Et je me suis dis : « Il est temps que je rentre, maman va s'inquiéter. » Mais alors soudain, sur l'écran du brouillard, juste un peu au-dessus du bastingage, à gauche, entre le poste de l'avant et moi, j'ai vu nettement deux visages. Du côté de la mer, remarquez !... Je vous le jure, monsieur Siltmant. J'ai bien reconnu Ploédec et surtout Lemarchand...

Un temps.

STILMANT, *lentement.* — Ouais ! *(Et comme s'il croyait à l'histoire :)* Reposez-vous un peu, mademoiselle. Moi, il faut que je remonte...

Mme GÉRARD, *à voix basse et effrayée.* — Oh ! monsieur Stilmant, vous croyez vraiment...

STILMANT, *à voix basse, mais incrédule.* — Voyons, madame Gérard ! Votre fille se monte la tête. Ce sacré brouillard et ce sifflet de brume y sont sans doute pour quelque chose. Laissez-la se calmer. Après, on la raisonnera... Excusez-moi...

Bruit de porte. Les pas de Stilmant.

MATELOT. — Qu'est-ce qu'il y a, monsieur Stilmant ?

STILMANT. — Mais rien, mon vieux, rien !

La sirène du Mobiline *(les deux sons prolongés) reste sans écho, cette fois.*

GÉRARD. — Mais qu'est-ce qu'il fiche, Stilmant ?

Un temps.

LANTOINE. — Ça n'a plus l'air de répondre en face, commandant !

Bruit de porte.

GÉRARD. — Alors, monsieur Stilmant ?

STILMANT, *embarrassé.* — Euh, commandant.... Mlle Lucienne a eu un malaise sur le pont. Je l'ai portée chez vous, puis laissée avec Mme Gérard...

GÉRARD. — Mais pourquoi elle a crié comme ça ?

STILMANT, *même jeu.* — Quand elle est revenue à elle, commandant, elle a prétendu...

GÉRARD, *agacé par ces réticences.* — Quoi ?... Dites, monsieur Stilmant !

STILMANT, *lâchant le morceau.* — Elle prétend qu'elle a eu peur en voyant tout à coup apparaître, au-dessus du bastingage bâbord, pas loin d'elle, deux visages comme les visages de deux gars qui essaieraient de se hisser à bord. *(Il a un rire contraint.)* Elle prétend que c'était Ploédec et Lemarchand...

Un temps.

GÉRARD, *très froid.* — J'avais pourtant bien recommandé à sa mère de ne pas la laisser sortir sur le pont par un temps pareil. Cette petite a trop d'imagination. J'espère, monsieur Stilmant, que vous lui avez dit que...

STILMANT. — Bien entendu, commandant ! Je lui ai affirmé que c'était impossible. Seulement, elle est bouleversée. Il vaudrait mieux la laisser se calmer...

GÉRARD.— Merci, monsieur Stilmant. Excusez-la, messieurs, c'est encore une enfant. *(Sirène du* Mobiline *: les deux sons prolongés. Aucun écho.)* Je crois que vous aviez raison tout à l'heure monsieur Lantoine. Nous pourrions repartir... *(Un temps.)* Monsieur Lantoine ?

LANTOINE, *comme s'il sortait d'un rêve.* — Commandant ?

GÉRARD. — Vous êtes haut comme une armoire normande, carré comme un bahut breton et vous n'avez pas la tête d'une fille à premier vue, monsieur Lantoine...

LANTOINE, *au fait.* — Euh... non, commandant !

GÉRARD. — Alors, monsieur Lantoine... en avant, doucement, je vous prie.

LANTOINE. — Bien, commandant !

A la sonnerie du chadburn succède presque aussitôt la rumeur des machines se remettant en marche.

GÉRARD. — La route à 102.

TIMONIER. — La barre est à 102, commandant.

GÉRARD. — Signalez que nous sommes en route, monsieur Lantoine.

LANTOINE. — Oui, commandant.

Au sifflet du Mobiline, *un son de quatre à six secondes qui se renouvellera maintenant toutes les deux minutes, à l'arrière-plan sonore sauf indication contraire.*

STILMANT, *racontant.* — Relevé à 2 heures, le timonier qui avait assisté à cette scène, n'eut rien de plus pressé, bien entendu, que de la rapporter

à l'équipage. Tout l'après-midi on en discuta, les uns avec ironie, les autres en s'efforçant de cacher une inquiétude superstitieuse. Le soir, personne ne s'attendait à ce que le « Vieux » quittât la timonerie. D'ordinaire, par temps de brume, il s'y faisait monter ses repas qu'il prenait debout. Sans doute, cette fois-ci, voulait-il affirmer que tout était normal. Il descendit donc pour dîner...

Un temps.

GÉRARD. — Bonsoir, messieurs ! *(En même temps que l'on distingue les voix de Guellec et de Lantoine disant : « Bonsoir, commandant ! », bruit de porte...)* Alors, Etiennette, Lucienne ne dîne pas ?

Mme GÉRARD, *gênée.* — Mais si, papa !... Seulement, je ne sais pas si elle est assez bien pour...

GÉRARD, *la coupant.* — Va la chercher. Il n'est pas bon qu'elle reste seule dans sa cabine... *(Sirène du Mobiline)* ... surtout avec ce sifflet... Messieurs, je vous en prie ! *(Un temps. Bruits de porte et de pas.)* ... Alors, ma petite Lulu, tu as eu un malaise cet après-midi, m'a-t-on dit. Je suis désolé, je n'ai pas pu descendre.

LUCIENNE, *criant et pleurant.* — Oh ! papa ! Je suis sûre que tu ne crois pas que je les ai vus... Oh ! c'était trop affreux. Mais je les ai vus, je t'assure !

GÉRARD, *comme s'il n'avait pas entendu.* — Assieds-toi, mon petit. Tu vas manger un morceau avec nous. Ça te remettra, tu vas voir.

Mme GÉRARD. — Laisse-la tranquille, je t'en prie.

GÉRARD. — Mais, Tiennette, je la laisse tranquille. Je veux simplement qu'elle comprenne ceci : le fait de naviguer dans la purée comme nous le faisons en ce moment ne comporte rien d'anormal. Il est tout à fait normal au contraire que le sifflet donne régulièrement. Le règlement l'exige.

LUCIENNE. — Papa, cesse de me prendre pour une folle ! Je suis assez grande pour ne pas avoir la tête tournée par des idées. Mais à midi, j'ai vu...

GÉRARD, *la coupant aussitôt.* — Tu n'as rien vu, mon enfant, parce qu'il n'y avait rien à voir.

LUCIENNE. — Il n'y avait rien à entendre, non plus ? Et l'autre sirène, alors ? Tu peux l'expliquer ?

GÉRARD, *sur le ton que l'on prend pour convaincre une enfant incrédule.* — Euh... *(Vite :)* C'est un phénomène d'écho. M. Lantoine me l'a dit tout de suite et je suis de son avis. N'est-ce pas, monsieur Lantoine...

LUCIENNE, *avant que Lantoine ait le temps de répondre.* — Tu m'as pourtant dit toi-même qu'il se passe parfois en mer des choses inexplicables !

GÉRARD. — Moi ?

LUCIENNE. — Oui, l'histoire de la *Mary Celest,* par exemple... C'est toi qui me l'a racontée...

GÉRARD, *s'efforçant toujours d'être bonhomme.* — Ça n'a aucun rapport, mon petit !

LUCIENNE. — Si !... Enfin, peut-être pas exactement, mais tout de même...! C'est aussi un mystère !

GUELLEC. — Un mystère !... Un mystère ! C'est un conte à dormir debout, oui !

LUCIENNE. — Mais non, monsieur Guellec, ce n'est pas un conte... C'est tout ce qu'il y a de plus vrai. N'est-ce pas, papa ?

GÉRARD. — Je te répète, mon petit, que ça n'a aucun rapport !

GUELLEC. — C'est des foutaises !... Des foutaises !...

LUCIENNE. — Mais les tasses de café encore tièdes ? Et le chat qui dormait près du fourneau ? Et les cendres toujours chaudes ? Et les vêtements d'enfant qui séchaient sur un cordage ? Et la robe sur le lit ?... Et personne à bord, personne, quand les marins du navire anglais ont visité le bateau, vous ne trouvez pas ça extraordinaire, vous, en pleine mer, alors qu'il ne manquait pas un seul canot de sauvetage à la *Mary Celest... (Sa voix se brise.)* ... Oh ! Je vous en prie... croyez-moi, je vous jure que je les ai vus, ces deux matelots, comme je vous vois... *(Un petit temps. Bruit de chaise qu'on recule.)* ... Laissez-moi m'en aller dans ma cabine. Je veux être seule.

Mme GÉRARD. — Lucienne, ma chérie, je vais avec toi.

Bruit de porte qu'on claque. Un petit temps.

GUELLEC. — Je voudrais bien connaître l'imbécile qui a inventé cette histoire-là !

GÉRARD. — Mais l'histoire de la *Mary Celest* n'est pas une invention, monsieur Guellec, c'est un fait véridique qui n'a jamais été expliqué.

GUELLEC. — Allons donc, personne ne me fera jamais croire, commandant...

GÉRARD. — C'est pourtant comme ça... Le navire anglais *Dei Gratia* faisait voile vers Gibraltar quand il aperçut un petit brick. A la longue-vue, le commandant ne vit personne à la barre et personne sur le pont. Cela lui parut bizarre et il décida de s'approcher. Mais la marche du brick était si rapide qu'il fallut plusieurs heures au *Dei Gratia* pour se trouver à portée de voix. Et c'est vers le soir seulement qu'un canot put être mis à la mer, sous les ordres du capitaine en second.

GUELLEC, *ironique d'abord.* — Lequel trouva le café encore chaud, le chat, le fourneau, la robe et je ne sais quoi encore... Commandant, cette histoire est invraisemblable !

GÉRARD, *avec la colère d'un homme convaincu de sa propre sincérité.* — Eh bien, monsieur Guellec, le jour où nous ferons escale à Edimbourg, je vous emmènerai chez un capitaine en retraite. Il se nomme Lew Terry. C'est lui, monsieur Guellec, qui, en 1872, alors qu'il était capitaine en second à bord du *Dei Gratia,* commandait le canot qui aborda la *Mary Celest.* Et il vous confirmera qu'il a lui-même conduit à Gibraltar le vaisseau fantôme, qu'il l'a remis entre les mains des autorités et qu'aucune enquête n'a jamais pu aboutir à une explication...

GUELLEC. — Eh bien, commandant, je vous le dis, sauf le respect que je vous dois, c'est un genre d'histoire que je n'aime pas du tout. Je ne crois qu'à ce que je vois, moi...

GÉRARD, *qui a repris tout son calme.* — Moralité : il ne faut jamais raconter des histoires de mer, sauf lorsqu'on est bien installé dans un fauteuil, sous un chêne trois fois centenaire et qu'il fait plein soleil. Ce n'est pas votre avis, monsieur Lantoine ?

LANTOINE. — C'est possible, commandant ! Mais, entre nous, je ne peux pas m'empêcher de penser à ce sifflet ? D'où pouvait-il donner et pourquoi ne répondait-il pas à nos signaux. Je vous avoue, commandant...

GÉRARD, *agacé.* — Quoi donc ?

LANTOINE, *comme si cela allait de soi.* — Que

je ne comprends pas, et ça me chiffonne un peu. Parce que j'aime comprendre, moi aussi.

GÉRARD. — Vous n'allez tout de même pas me dire...

LANTOINE, *s'efforçant à un ton ironique.* — Non, commandant, je ne vous dirai pas qu'il s'agit de ce navire chargé, dit-on, de recueillir les corps des marins tombés en mer. *(Un temps.)* ... Et pourtant... Ce serait une explication... Nos deux gars recueillis par ce bateau profitant de notre passage à proximité des lieux pour essayer de remonter à notre bord. Ça fait une jolie légende, non ?

Bruit d'une chaise repoussée brusquement. Au dehors, la sirène du Mobiline *n'a cessé de se faire entendre à intervalles réguliers.*

GUELLEC, *dents serrées.* — Avec votre permission, commandant, je vais aller faire un tour.

GÉRARD. — Qu'est-ce qu'il vous prend, Guellec ?

GUELLEC. — J'ai les pieds sur le bateau, moi, commandant !

LANTOINE. — Guellec a peur que cette histoire ne tourne la tête à ses casseroles, commandant.

GUELLEC. — Je ne suis pas plus bête que vous, monsieur Lantoine. Mais vos histoires ne m'intéressent pas plus qu'elles n'intéressent mes casseroles, comme vous dites.

LANTOINE, *comme à la cantonnade.* — On n'a jamais pu blaguer devant un officier mécanicien, imperméable, par définition, à toute plaisanterie.

GUELLEC. — L'officier mécanicien vous dit...

GÉRARD, *il élève à peine la voix.* — Messieurs, messieurs... Finalement, c'est à peine si nous avons touché à nos assiettes. Nos estomacs sont comme le temps : un peu bouchés ! *(Il a un rire bref.)* Morgan !

LE STEWARD. — Commandant ?

GÉRARD. — Vous serez gentil de demander à Mme Gérard et à ma fille ce qu'elle veulent pour dîner. Vous dresserez leur couvert dans le salon. Je crois que ces dames préféreront manger entre elles. En tout cas, vous direz au coq que son petit sauté de veau était excellent... A tout à l'heure, messieurs. *(Au moment de sortir :)* Ah ! monsieur Lantoine, votre histoire était idiote, mon vieux. Inutile de la répéter...

LANTOINE. — Bien entendu, commandant !

Sirène un peu plus accentuée que précédemment...

STILMANT, *racontant.* — La nuit, en fin de compte, se serait bien passée s'il n'y avait eu... *(Sirène un peu plus fort.)* ... ce maudit sifflet. On aurait dit que le son, incapable de franchir le rempart cotonneux de la brume, préférait concentrer toutes ses forces sur les tôles de ce vieux *Mob.* Le carré, les cabines résonnaient longuement après qu'il s'était tu. Pourtant, dans le court intervalle entre deux signaux, le silence avait eu le temps de se réinstaller. Très vite on en arrivait à se demander ce que l'on préférait : le vacarme déchirant du sifflet ou ce bref silence plein d'angoisse pendant lequel le dormeur, à la recherche d'un sommeil qui le fuit, se retourne sur sa couchette, s'interroge, se demande si... Et le matin venu, les racontars de Morgan, le steward, eurent vite fait le tour du *Mobiline.* Ce ne fut pas pour apaiser les esprits. Quoi d'étonnant donc à ce que un peu avant midi tout l'équipage se trouvât sur le pont. En soi, ça devait être risible, mais personne n'avait le cœur à rire...

Sirène du Mobiline. *Un temps. Un coup à la cloche dans le lointain.*

PREMIER MATELOT. — Quel temps de cochon ! impossible de voir à plus de 2 mètres.

DEUXIÈME MATELOT. — Tu y crois, toi, à cette histoire ?

PREMIER MATELOT. — Penses-tu ! La petite a eu des visions !

DEUXIÈME MATELOT. — Alors, pourquoi tu es là ?

PREMIER MATELOT. — Ben, pour voir.

TROISIÈME MATELOT. — C'est comme nous.

Sirène du Mobiline. *Un temps. Presque aussitôt, écho de l'autre sirène, encore assez loin.*

PREMIER MATELOT. — Oh ! les gars, c'est comme hier !

DEUXIÈME MATELOT. — Tais-toi. Ecoute...

La même scène sonore que la veille se répète (mais résumée dans le temps), deux sons brefs du Mobiline, *un temps, l'autre sirène, un temps, deux sons brefs du* Mobiline, *un temps, l'autre sirène, sonnerie du chadburn, au loin, la rumeur des machines s'éteint; les deux sons prolongés du* Mobiline...

PREMIER MATELOT. — Et alors ?

DEUXIÈME MATELOT. — Ah ! on voit bien que c'est la première fois que tu fais l'Atlantique-Nord. Le « Vieux » s'est d'abord signalé : deux coups brefs pour dire qu'il venait par bâbord. Puis, comme l'autre ne répondait pas à ses signaux, il a fait stopper et puis il a indiqué aussitôt qu'il était en route, mais stoppé ! Ah ! ce que tu peux avoir la tête dure, toi !

TROISIÈME MATELOT. — Mais, enfin, les autres, pourquoi ils ne répondent pas !

PREMIER MATELOT. — J'en sais rien, mon vieux !

Le léger clapotis de la mer que l'on entend à l'arrière-plan de la scène précédente cesse brusquement, car nous venons sur la passerelle.

LANTOINE, *nerveusement.* — Je m'excuse, commandant, mais j'ai l'impression qu'il est inutile d'insister.

GÉRARD, *très calme et au fait.* — Lorsqu'à travers la brume un navire se signale à vous, monsieur Lantoine, qu'est-ce que vous faites ?

LANTOINE. — Je me signale à mon tour et je stoppe si besoin est, commandant !

GÉRARD. — C'est exactement ce que nous avons fait, monsieur Lantoine, et nous allons continuer à nous conformer au règlement.

LANTOINE. — Mais nous n'avons personne par bâbord devant, commandant !

GÉRARD, *comme choqué.* — Monsieur Lantoine ! nous avons entendu une sirène. Donc il y a un bateau. Nous ne pouvons pas risquer de nous faire prendre de flanc. Nous tenons à ramener intact au Havre ce navire-ci, dont nous avons la charge. Donc, je prends les mesures de précautions indiquées par le règlement. Faute de réponse de l'autre bâtiment, je stoppe dans l'ignorance où je suis de sa route. C'est tout, monsieur Lantoine. Je suis sincèrement désolé que vous ne soyiez pas de mon avis.

LANTOINE. — Vous ne pouvez tout de même pas nier, commandant...

GÉRARD. — Nier quoi ? Que l'on ne voit même

pas le nez du *Mobiline* ? Que quelqu'un se signale par bâbord devant ? Non, je ne le nie pas. *(Les quatre doubles coups à la cloche.)* ...Vous voyez que nous sommes d'accord ?

A peine Gérard a-t-il terminé qu'une étrange clameur s'élève du pont. Elle semble née à la fois d'une stupéfaction et d'une terreur. Un temps.

LANTOINE. — Je regrette beaucoup, commandant, mais, dans les circonstances, je ne suis *pas* tout à fait d'accord.

GÉRARD, *soudain un peu nerveux.* — Je le regrette aussi. Et je crois bien que je vais me rallier tout à fait à votre explication d'hier : un phénomène d'écho. Donc, nous allons repartir... En avant doucement. Vous avez entendu, monsieur Lantoine ?

LANTOINE, *qui lâche un soupir comme malgré lui.* — Oui, commandant.

Sonnerie du chadburn, suivie aussitôt d'un claquement de porte.

GÉRARD. — Eh bien, eh bien, Merlin, qu'est-ce que c'est ?

MERLIN. — Ah ! commandant !

GÉRARD, *continuant sur le même ton imperturbable.* — Vous surgissez comme un diable d'une boîte. Est-ce là la conduite d'un maître d'équipage qui a toute sa tête à lui ? Il y a pourtant dix ans que vous naviguez avec moi, Merlin !

MERLIN. — Peut-être, commandant, peut-être ! Mais si vous les aviez vus comme moi !

GÉRARD. — Qui donc, Merlin ?

MERLIN. — Vous savez bien de qui je veux parler, commandant !... Nos deux gars de l'autre jour. Que j'ai vu comme je vous vois et que j'ai parfaitement reconnus. Maintenant, j'ai la trouille, c'est vrai ; mais sur le coup, je vous le jure, commandant, j'en avais les larmes aux yeux. Ils étaient là, devant moi, comme sortant du brouillard, avec l'air de me supplier de les reprendre à bord. Ah ! leurs g..., leurs pauvres g...

LANTOINE, *brusquement.* — Ça suffit, Merlin, pas de détails !

GÉRARD, *calme.* — Je suis là, monsieur Lantoine *(avec un petit ricanement :)* et c'est moi qui commande, si vous le voulez bien !

LANTOINE. — Pardon, commandant !

GÉRARD. — Écoutez, Merlin, j'ai à peine quitté la passerelle depuis quarante-huit heures. Mais je ne vois pas double. Et vous, vous n'y voyez pas à 2 mètres. Alors ?... Allez, mon vieux, croyez-moi, nous rigolerons de tout cela au Havre dans quelques jours.

Sirène du Mobiline. *Un temps.*

STILMANT, *racontant.* — Ainsi le commandant s'efforçait-il de donner l'exemple du sang-froid et de maintenir les esprits dans les limites du bon sens. Malheureusement tout se liguait contre lui. La brume semblait toujours s'épaissir davantage. Et, dans l'après-midi, l'univers de chacun de nous se réduisait en fait à ses propres mains, tellement on était dans la crasse. Et puis, notre sifflet qui gueulait... qui gueulait... On avait des envies de grimper au mât pour le faire taire... Les heures passaient et on l'entendait toujours. Bien entendu, sur le pont, dans les coursives, aux machines, il n'était question que de l'événement de midi. Et chacun laissait aller son imagination...

Sirène. Rumeur lointaine des machines.

PREMIER MATELOT. — Mais qu'est-ce que tu as vu exactement ?

DEUXIÈME MATELOT. — J'ai vu, j'ai vu... comme les autres, pardi !

PREMIER MATELOT. — C'étaient Ploédec et Lemarchand, t'es sûr ?

TROISIÈME MATELOT. — Mais puisqu'il te le dit !

PREMIER MATELOT. — Qu'est-ce qu'ils faisaient ?

DEUXIÈME MATELOT. — Ils appelaient.

PREMIER MATELOT. — Tu les as entendus, toi ?

TROISIÈME MATELOT. — Non, je ne peux pas dire. Mais ils appelaient tout de même.

PREMIER MATELOT. — Ils appelaient sans qu'on les entende ?

DEUXIÈME MATELOT. — Voilà ! C'est incroyable, n'est-ce pas ? Moi, je te le dis tout de suite, si je n'avais pas vu, je n'y croirais pas. Mais je les ai vus...

PREMIER MATELOT. — Ça, par exemple ! Mais... *(Sceptique :)* Lemarchand, il avait sa cicatrice sous l'œil ?

DEUXIÈME MATELOT. — Oui, parfaitement.

PREMIER MATELOT. — Sa cicatrice ! c'est formidable, ça !

GUYOT. — Eh bien moi, les gars, foi de Guyot, je vous le dis : en arrivant au Havre, je mets sac à terre. Quant à remonter sur le *Mobiline*, c'est marre. Je n'aime pas ces histoires-là, moi !

MATELOT. — Guyot a raison. On a quitté des bateaux pour moins que cela.

Un temps. Sirène.

STILMANT, *racontant.* — Quand finit cette journée ? A quel moment commença la nuit ?... C'est bien difficile à dire. Avant de descendre prendre mon quart aux machines j'avais essayé de mettre le nez dehors. J'étais rentré aussitôt, glacé jusqu'aux os par cette brume insidieuse et sournoise qui parvenait à transformer le plein jour en un louche crépuscule... Ce n'était pas mieux la nuit ! En remontant des machines j'essayai de nouveau d'aller faire un tour sur le pont avant de dîner. Je reçus en plein visage *(sirène)* un grand coup de sifflet. Je fis quelques pas sur la coursive extérieure qui, au-dessus du pont, mène au château central, et je finis par distinguer les taches jaunes des hublots. Je ne sais quelle pudeur me retint d'aller coller l'œil à celui du milieu, celui qui donnait sur la cabine de Lucienne. Dans quel état d'esprit pouvait-elle être ?

Ambiance de plein air, la nuit. La sirène du Mobiline *continue à intervalles réguliers... Entre temps, la rumeur régulière et presque paisible des machines tournant à demi-vitesse.*

Mme GÉRARD. — Ne t'agite pas tellement, Lucienne. Essaie de te reposer. Veux-tu que je demande à Morgan de t'apporter une infusion ?

LUCIENNE, *agacée.* — Oh ! maman, je t'en prie ! Comprends donc que je ne *veux* pas fermer les yeux. J'ai trop peur de les revoir me supplier... Et puis, tu as beau m'affirmer le contraire : je sais qu'ils sont revenus, ce midi. J'ai entendu le grand cri de l'équipage. Je suis sûre que tout le monde les a vus, comme moi.

Mme GÉRARD. — Je t'assure, ma petite fille... *(On frappe à la porte.)* Qu'est-ce que c'est ?

VOIX, *étouffée derrière la porte.* — C'est Estève, Mme Gérard ! Puis-je passer la tête et dire bonjour à Mlle Lucienne ?

LUCIENNE. — Non, maman, je ne veux pas.

Mme GÉRARD, *à voix basse.* — Rien qu'une seconde, ça te distraira un peu. *(Haut :)* Rien qu'une seconde, monsieur Estève. Lucienne allait justement s'endormir. J'espère que vous avez de bonnes nouvelles ?

La porte a claqué...

ESTÈVE. — Oh ! pardon. Bien sûr, madame, de bonnes nouvelles. Bonsoir... *(Il hésite comme s'il allait dire : « Mademoiselle », puis...)* Lucienne !

LUCIENNE, *d'une voix de petite fille.* — Bonsoir, Roger. C'est idiot, mais je ne veux pas que vous me voyez dans cet état. J'ai tellement...

ESTÈVE, *la coupant.* — Ne vous tourmentez pas, tout ça va se terminer. Mon dernier bulletin de météo est excellent. Je viens de le monter au « Vieux » *(il se reprend :)* au commandant. Demain dans la journée, c'est du beau temps, je vous le promets !

LUCIENNE. — Oh ! une nuit encore ! je ne sais pas comment je vais la supporter !

Sirène du Mobiline.

STILMANT, *racontant.* — La nuit passa tout de même scandée par ce sacré nom de D... de sifflet ... Quand on frappa à ma porte, vers 4 heures moins le quart du matin, j'avais les yeux ouverts, mais je descendis aux machines comme d'habitude. On marchait toujours à demi-vitesse. Les heures passaient, lourdes comme du plomb, mais lentes, lentes... A 8 heures, je remontai prendre mes œufs au jambon. J'avais l'impression que le *Mobiline* était enveloppé de silence. C'est drôle, hein, parce qu'enfin, tout de même, avec la rumeur des machines et le sifflet... Sur le coup de 11 heures, le Vieux descendit l'escalier de la timonerie et s'avança sur le pont. Les hommes d'équipage, qui auraient dû normalement se trouver dans le poste en train de bricoler à des travaux d'intérieur, étaient là par groupes de deux ou trois à bavarder à mi-voix...

Un temps.

PREMIER MATELOT. — Moi, c'est dit, je mets sac à terre en arrivant.

DEUXIÈME MATELOT. — Moi aussi.

Bruit de pas qui se rapprocphent.

PREMIER MATELOT, *bas.* — Tais-toi. Voilà le « Vieux » !

GÉRARD. — Qu'est-ce que tu feras en arrivant ? *(Un temps.)* Je croyais que tu avais fait l'Islande, toi ?

PREMIER MATELOT. — Oui, j'ai fait l'Islande, commandant.

GÉRARD. — Et alors, ça ne t'as rien appris ? Tu as pourtant vu des temps plus bouchés que celui-ci !

PREMIER MATELOT. — Je ne dis pas, commandant ! Mais des palanquées de morues, c'est des palanquées de morue !

GÉRARD. — Et de la brume, c'est de la brume... *(Un temps.)* Mais dis donc, toi, tu es plus bavard d'ordinaire ! Si Marius se met maintenant à se taire, où allons-nous !

GASTON, *rectifiant.* — Gaston, commandant !

GÉRARD, *singeant son accent.* — Gaston ! Gaston ! Alors, tu l'as perdu, ton harmonica ? En général, quand je te vois dehors à cette heure-ci, il te pend au nez comme un sifflet de deux ronds !

GASTON. — Pour le moment, il est dans la poche, commandant.

GÉRARD. — Et bien, sors-le et donne-nous le concert avec une pointe d'ail dans la note.

GASTON. — J'ai pas bien le cœur, commandant.

GÉRARD, *d'une voix normale.* — Le cœur viendra. Le cœur vient toujours quand on s'applique un peu. Allons, vas-y. *(Un temps. Gaston pousse un soupir et se met à jouer de son harmonica. Mais c'est assez lamentable.)* ... Oui, je vois. Tu ne peux rien faire sans soleil, toi. Mais tu en auras cet après-midi, va. D'ici deux à trois heures, les enfants, nous serons à l'air libre... si la météo ne ment pas.

MATELOT. — Oh ! la météo, commandant...

GÉRARD. — N'en dis pas de mal, mon vieux, elle a du bon. Et j'y crois, moi. Et je vous garantis qu'avant peu de temps nous aurons retrouvé le soleil... et l'harmonica de Marius.

GASTON, *désolé.* — Gaston, commandant !

On entend en même temps Gérard s'éloigner et sa voix se perdre en disant : « Il est temps que je remonte. » Effectivement, la cloche pique un coup. Presque aussitôt, sirène du Mobiline.

PREMIER MATELOT. — Dites donc, les gars, je vous parie que c'est comme hier. On va voir ?

DEUXIÈME MATELOT. — Oh ! moi, tu sais, j'y crois pas.

PREMIER MATELOT. — Viens donc, tu verras.

DEUXIÈME MATELOT. — Et moi, je vous parie que le « Vieux », comme hier, va leur envoyer ses signaux.

PREMIER MATELOT. — Auxquels ils ne répondront pas !

DEUXIÈME MATELOT. — Vous venez, vous autres.

Sirène du Mobiline. *Pas de Gérard sur l'escalier de la passerelle. Porte. Ambiance de la passerelle.*

GÉRARD. — Vous êtes déjà là, monsieur Lesquirac ?

LESQUIRAC. — Oui, commandant !

LANTOINE, *en même temps.* — Commandant, j'ai demandé à Lesquirac de me relever un peu plus tôt, ce matin.

GÉRARD. — Ça vous regarde, monsieur Lantoine.

LANTOINE. — Je voudrais être en bas, commandant... tout à l'heure.

GÉRARD. — J'ai compris, Lantoine... Allez, mon vieux. J'aime autant ça, parce qu'avec Merlin...

STILMANT, *racontant.* — Au fond, tout le monde, même Lantoine, même le Vieux, s'attendaient à ce que l'autre navire se manifestât. Il fut exact, comme à un rendez-vous...

Un temps. Les quatre doubles coups de midi semblent se détacher solennellement...

GASTON. — Oh ! Bonne Mère !

PREMIER MATELOT. — Tais-toi donc !

DEUXIÈME MATELOT, *criant.* — Là, les voilà !

PREMIER MATELOT. — Où ça ?

DEUXIÈME MATELOT. — Là, à bâbord devant !

PREMIER MATELOT. — Oh !... oh !

GASTON, *comme s'il récitait rapidement une prière.* — Bonne Mère de la Garde, si c'est Ploédec que je vois là et Lemarchand, dites-leur de me faire un signe...

PREMIER MATELOT. — Tu vois bien, Gaston, que c'est Lemarchand.

Un éclat de rire strident éclate tout à coup.

DEUXIÈME MATELOT, *criant.* — Qu'est-ce que est ? Mais qu'est-ce que c'est ?... Paumelle ?

PAUMELLE. — Ohé ! Ploédec ! Ohé ! Lemarhand ! Vous cachez pas. Vous cachez pas, voyons. arrive.

PREMIER MATELOT. — Dis donc, Paumelle... *Entre ses dents :)* Il est fou, les gars...

DEUXIÈME MATELOT. — Qu'est-ce qu'on va faire !

Un pas dégringole l'escalier de la passerelle...

GÉRARD. — Lantoine ! Stilmant !

LANTOINE. — Oui, commandant.

STILMANT, *en même temps.* — Commandant ?

GÉRARD, *d'une voix redevenue normale.* — mmenez Paumelle à l'infirmerie. *(Plus bas :)* Et ttachez-le si besoin est !

LANTOINE et STILMANT. — Entendu, commanant...

GÉRARD. — Merlin !

MERLIN, *comme hors de souffle.* — Commanant...

GÉRARD. — Je veux que dans trois minutes tous eux qui n'ont rien à faire sur le pont soient dans poste d'équipage. Donnez-leur à boire, s'il le aut. Et dites-leur bien que c'est notre sifflet qui ueule, uniquement notre sifflet. Comme le veut le èglement. Mais que d'ici une heure ou deux ce era fini...

MERLIN. — Oui, commandant, seulement...

GÉRARD. — Seulement quoi ? Je ne vois rien 'autre, Merlin...

MERLIN. — Bien, commandant ! Allez, vous utres, vous avez entendu...

Sirène du Mobiline. *Bruits de pas dans une coursive.*

LANTOINE. — Allons, viens, mon gars, viens !

PAUMELLE. — Mais, laissez-moi donc, voyons. Ploédec et Lemarchand m'attendent, là haut.

STILMANT. — Ils viendront te voir tout à l'heure.

PAUMELLE. — Tout à l'heure ?... Ah ! bon... Vous êtes sûr ?

LANTOINE. — Puisqu'on te le dit. *(Bouche en oin :)* Tenez-le ferme, mon vieux.

STILMANT, *même jeu.* — Ça va, ça va ! *(Bruit le porte ouverte brutalement.)* On le met sur la anquette, hein ! Là... Seulement il faut l'attacher.

PAUMELLE, *criant.* — Hé ! Ploédec ! Lemarhand ! attendez-moi, bon D...

Sa voix est couverte par un claquement de porte. Puis, bruit de pas résonnant dans la coursive.

STILMANT, *soufflant.* — Sacrée histoire ! Il y a le quoi devenir cinglé à son tour. *(Il s'arrête de narcher.)* Mais, dites-moi, Lantoine, vous vous romenez avec votre Kodak, aujourd'hui ?

LANTOINE. — Oui, mon vieux. Vous ne compreiez pas pourquoi ?

STILMANT. — Non, pas très bien.

LANTOINE. — J'ai pris une photographie tout à 'heure.

STILMANT. — Sur le pont ?

LANTOINE. — Ouais. L'idée m'en est venue hier près-midi. Je me suis dit qu'un appareil photographique n'avait pas d'imagination.

STILMANT, *protestant.* — Mais, tout à l'heure, ous n'avez rien vu, vous ?

LANTOINE. — Je ne pouvais rien voir. J'étais enché sur le viseur pour bien cadrer le fameux ndroit. Je me disais qu'à midi il y a toujours bien assez de lumière pour donner quelque chose. Quand j'ai entendu le cri, j'ai appuyé sur le déclic !

STILMANT, *soudain exalté.* — Mais c'est magnifique, ça, Lantoine ! Ah ! vous m'enlevez un poids de la poitrine. On a beau se croire très fort, il y des moments où la tête vacille malgré tout. Et vous allez pouvoir développer immédiatement ?

LANTOINE. — Hélas ! non. Je ne suis pas équipé pour. Mais en arrivant au Havre, je ferai le nécessaire. Et je pense — enfin, j'espère — qu'avant peu, comme disait le « Vieux », nous rigolerons de tout cela...

Etouffé par les parois, l'appel de Paumelle : « Ohé ! Ploédec ! Ohé ! Lemarchand ! » Sirène du Mobiline *mais déjà un peu moins lugubre.*

STILMANT, *racontant.* — Deux heures plus tard, comme prévu, la brume commença à se dissiper. Les machines se remirent à tourner à pleine vitesse. Le soleil nous fut brusquement rendu. La mer était calme. Les gars stationnaient sur le pont, s'accoudaient au bastingage et humaient l'air à pleins poumons. On ne parlait pas encore beaucoup. Mais notre Marius ressortit son harmonica et sa faible chanson, emportée par le vent, nous rendit comme par miracle l'atmosphère nonchalante des navigations sans histoires. Le Vieux quitta la passerelle pour aller se reposer, après soixante-douze heures de veille. Lucienne reparut sur le pont au crépuscule. Estève se trouva sur son chemin... comme par hasard. Gorgé de cachets et de grandes rasades de gnole, Paumelle avait fini par s'endormir, assommé. Le lendemain, il avait retrouvé son équilibre. Il avait seulement l'air honteux de s'être conduit comme une jeune femme un peu nerveuse... Bien entendu on discuta longuement du geste de Lantoine. Mais le soleil nous ayant rendu la sagesse... *(L'ambiance du* Mobiline, *pendant ces dernières phrases, s'est doucement fondue pendant que monte celle du café du Havre. En sourdine, le piano mécanique.)* ... on décida d'attendre le Havre et le verdict de la photographie... Et voilà, Nelly, tout ça se passait il y a quelques jours à peine...

NELLY. — Eh bien, monsieur Stilmant, pour une histoire, c'est une histoire !... Je comprends maintenant pourquoi vous attendez tous M. Lantoine.

STILMANT. — Evidemment, Nelly !

NELLY. — Et vous croyez que...

STILMANT. — Je n'en sais fichtre plus rien, mon petit. J'attends comme tout le monde.

Un temps.

PREMIER MATELOT. — Nelly, il faudrait penser à nous remettre ça, au lieu de dire des messes basses avec M. Stilmant.

NELLY. — Voilà, voilà, j'arrive.

DEUXIÈME MATELOT. — Mais qu'est-ce qu'il fiche, Lantoine ?

GUELLEC. — T'énerve pas, toi ! Tu vois bien que Guyot n'arrête pas de soulever le rideau pour voir s'il arrive.

GUYOT, *criant.* — Le voilà, les gars.

Bruit de porte. Des pas lents sur le carrelage. Ils s'arrêtent. On n'entend plus en sourdine que le piano mécanique.

NELLY, *à voix basse.* — Monsieur Stilmant, il

a l'air bien grave, M. Lantoine, vous ne trouvez pas ?

STILMANT. — Tais-toi, Nelly.

GUELLEC, *calmement.* — Alors, Lantoine ?

DEUXIÈME MATELOT, *explosant.* — Monsieur Lantoine, vous l'avez la photographie, dites ?

LANTOINE, *enfin.* — Oui.

DEUXIÈME MATELOT et GUYOT, *comme effrayés.* — Et alors ?

LANTOINE. — Tenez, la voilà ! J'en ai fait tirer tout un jeu.

Bruit d'un paquet jeté sur la table. Froissement de papier.

PLUSIEURS MATELOTS, *atterés.* — Ben, dis donc... Ah ! ça, alors. Fais voir... Moi, j'avais fini par ne plus y croire.

NELLY, *à voix basse.* — Vous n'allez pas voir, monsieur Stilmant ?

STILMANT. — Inutile, Nelly. Je me doute bien de ce qu'il y a sur cette photographie. Je l'ai compris au visage de Lantoine.

Le piano mécanique continue sa rengaine dans un grand déchaînement de cymbales.

TROISIÈME MATELOT, *furieux.* — Faites taire ce piano, nom de D...

Le piano cesse brusquement, comme cassé. U long silence. Quelques bruits de toux.

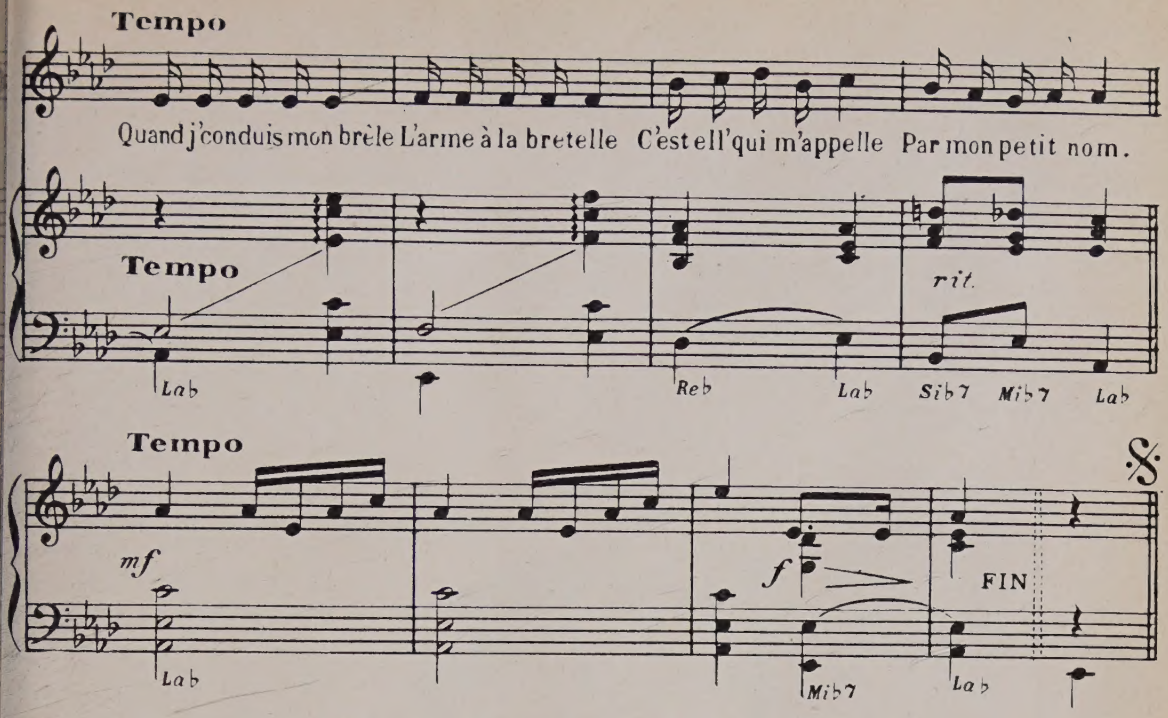
SPEAKER. — Mais enfin, monsieur Stilmant, dites nous... et cette fameuse photographie ?

STILMANT. — Il faut croire, monsieur, qu'ell était assez convaincante, puisque, après l'avoir vue personne n'a consenti à remettre les pieds sur l *Mobiline* et que c'est à cause d'elle que notr navire, débaptisé, a été vendu à la sauvette, s j'ose dire.

SPEAKER, *insistant.* — Mais cette photographie !

STILMANT. — Elle a été publiée par la *Revu Internationale des Pétroles.* Le texte qui l'accom pagnait était un peu ironique. Mais je sais, moi qu'elle témoigne de ces choses mystérieuses qui, d nos jours encore, se passent en haute mer. Car le deux visages qu'on semble y reconnaître, émer geant de la brume à hauteur du bastingage, pa bâbord devant, ces deux visages gonflés pa l'horreur de leur mort violente, ce sont bien ceux de Ploédec et Lemarchand, ces deux matelots d pont du *Mobiline* qu'une vague emporta dans l'Atlantique-Nord et qui, par trois fois, dans la zone des brouillards, essayèrent de remonter à bord de leur navire.

Sirène par deux fois...

FIN

II

Je lui réponds « Môme
Sois plus économe
J'en connais mieux comme
Jolis faridons
Des airs de Jouvence
Des chouettes romances
J'en ai plein la panse
De mes deux bidons
De tout's les frangines
T'es la moins coquine
Et dans la débine
Tu connais l'condé
Quand le bled immense
Vous met dans la danse
C'est à toi que j'pense
Devant les palmiers.

III

Quand on fait la pause
Dans les lauriers roses
C'est à toi que « j'cause »
Les souv'nirs sont vifs
Que veux-tu que j'foute
Le passé m'dégoûte
J'ai construit ma route
En payant bécif
Pour un légionnaire
C'est la bonne affaire
Que de n'pas s'en faire
Un peu d'cinéma
Nous rend la confiance
Car à l'échéance
Avec beaucoup d'chance
La class' partira.

IV

Souv'nir de la clique
Sans métaphysique
Tout cela s'explique
Lorsque le soldat
Sent l'odeur des crèches
Du quartier qui sèche
Dans les plis d'un chêche
Retrouvé comm'ça
C'est la fin des choses
La dernière pause
Et la boucle est close
D'un cercle parfait
C'est la fin d'la danse
On change de romance
On paye on r'commence
Passez la monnaie. »

Comité de Direction { Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. Administrateur : S. QUILICI.

Fondateur : GEORGES OUDARD.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie Bobigny. — Dépôt légal 1er trimestre 1951. — Imprimeur nº 148.

DARAGNÈS